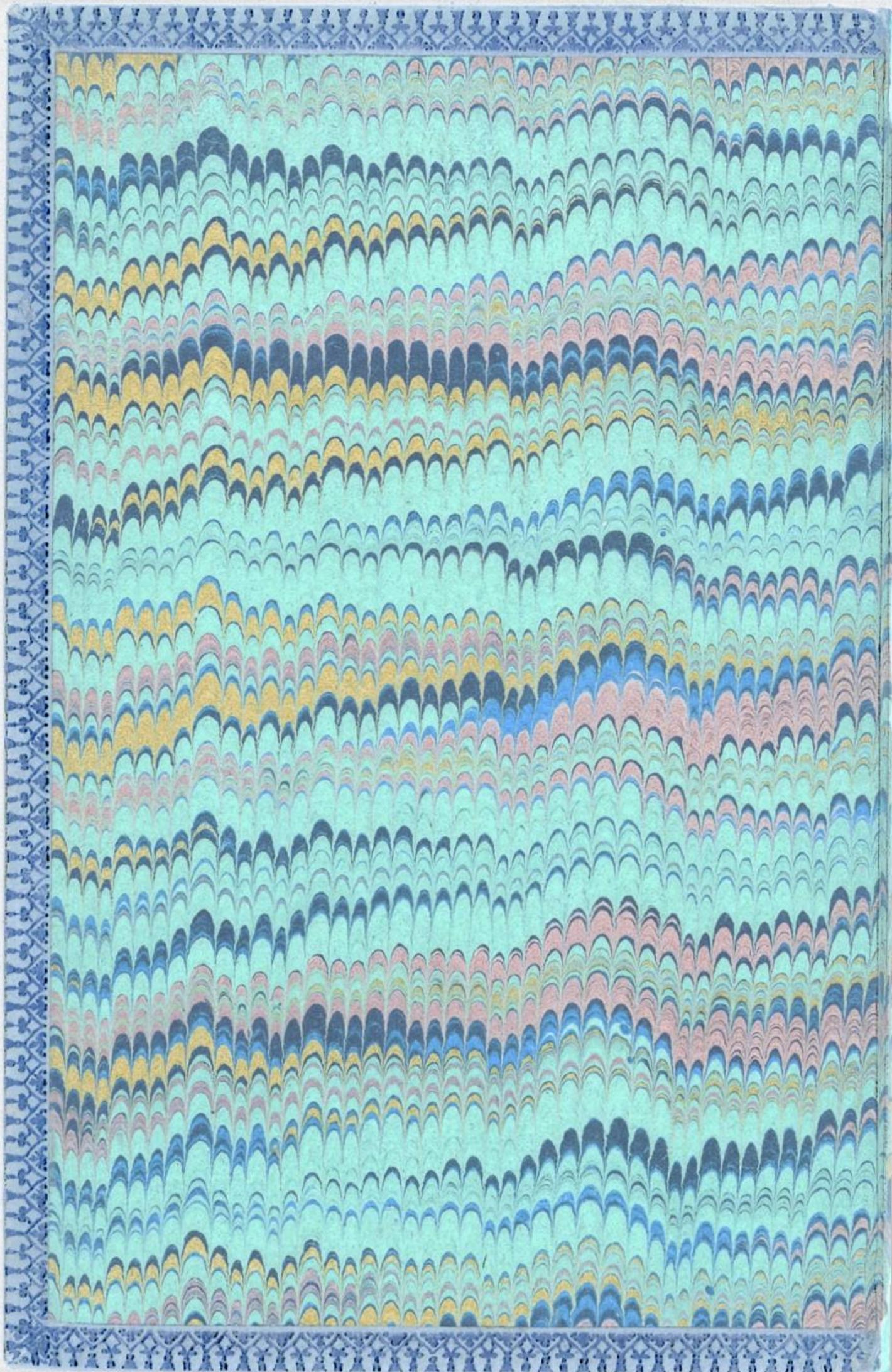
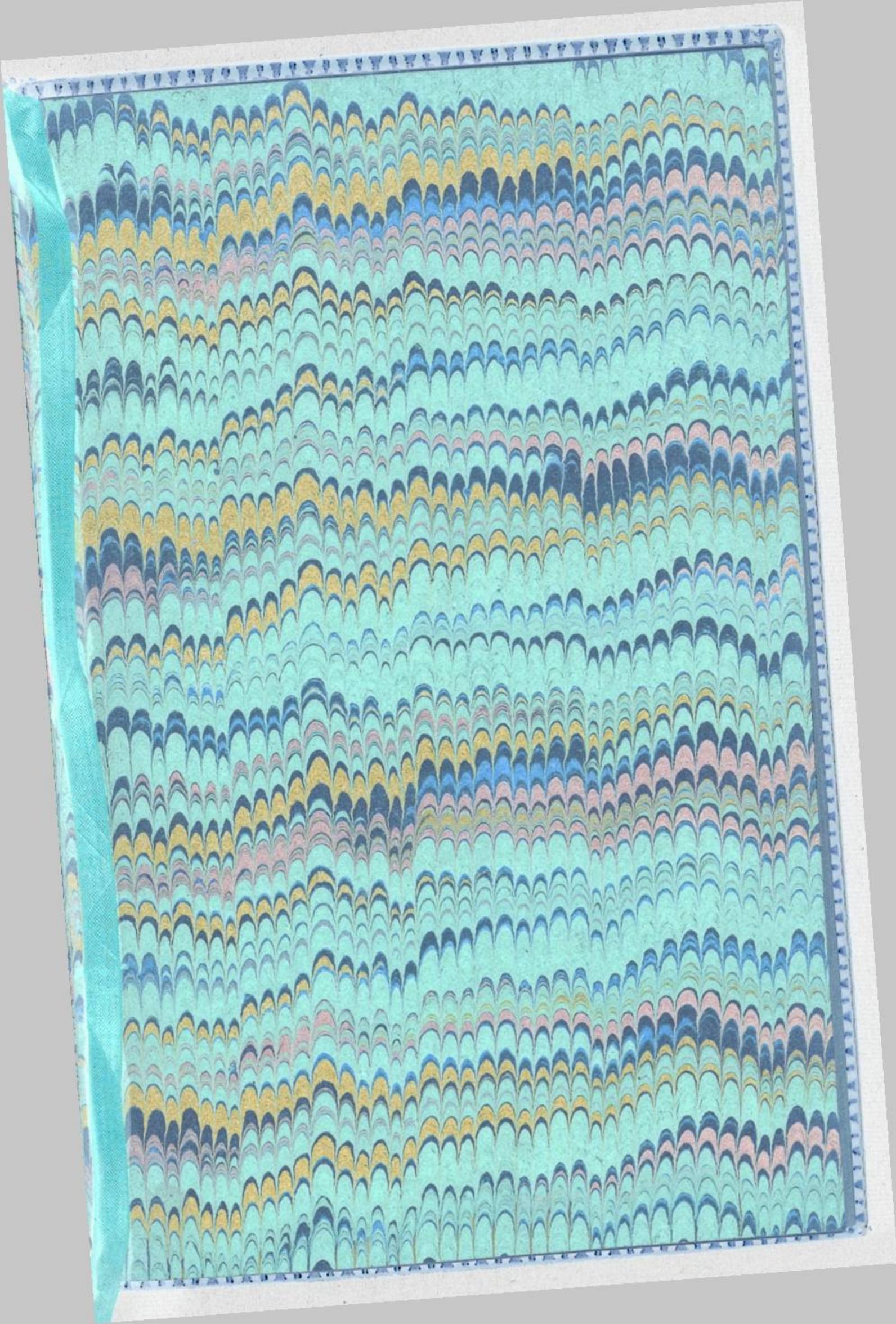
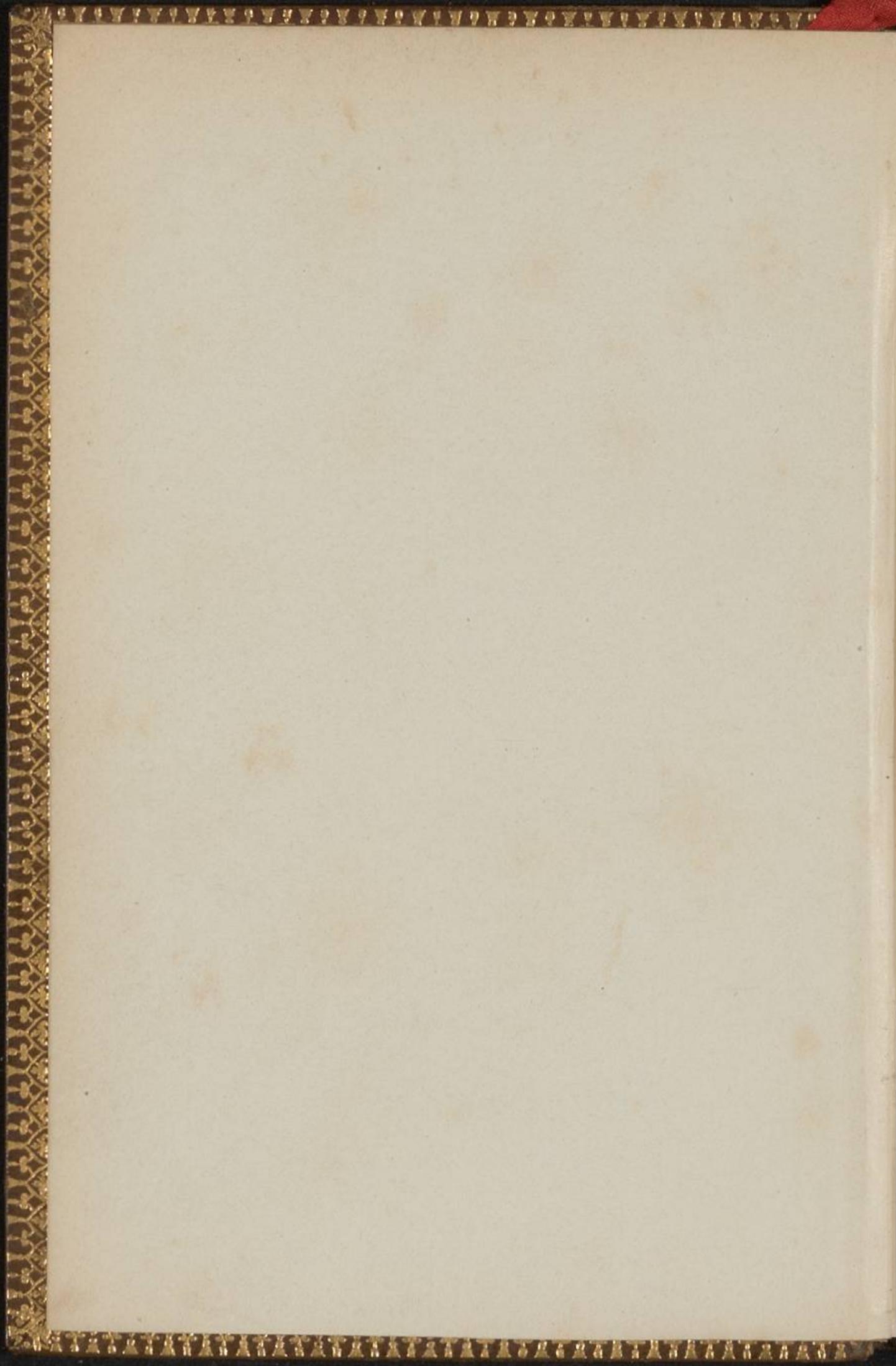


HENRY MAUBEL

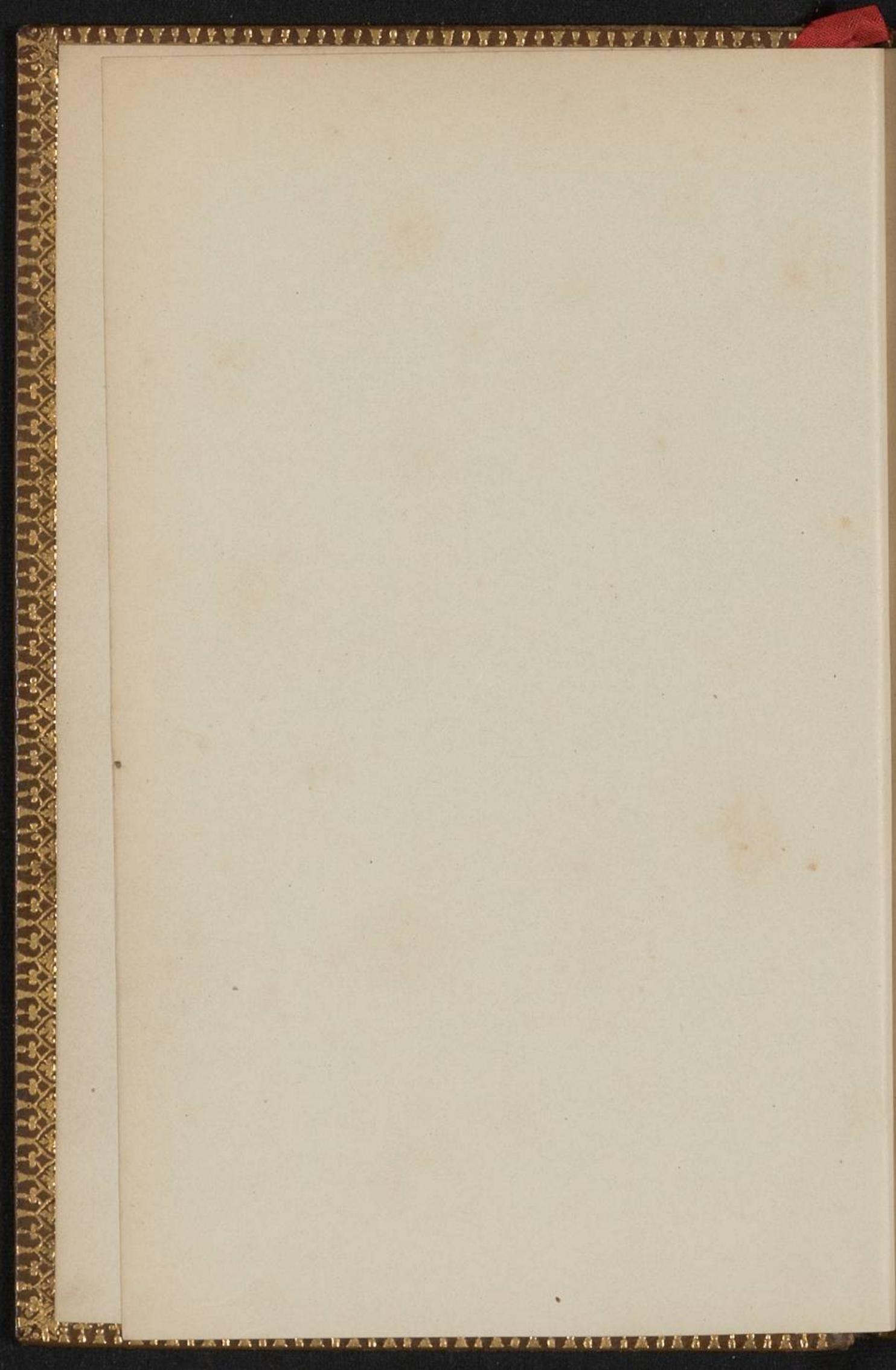
SEE  
FOR  
FIVE  
R





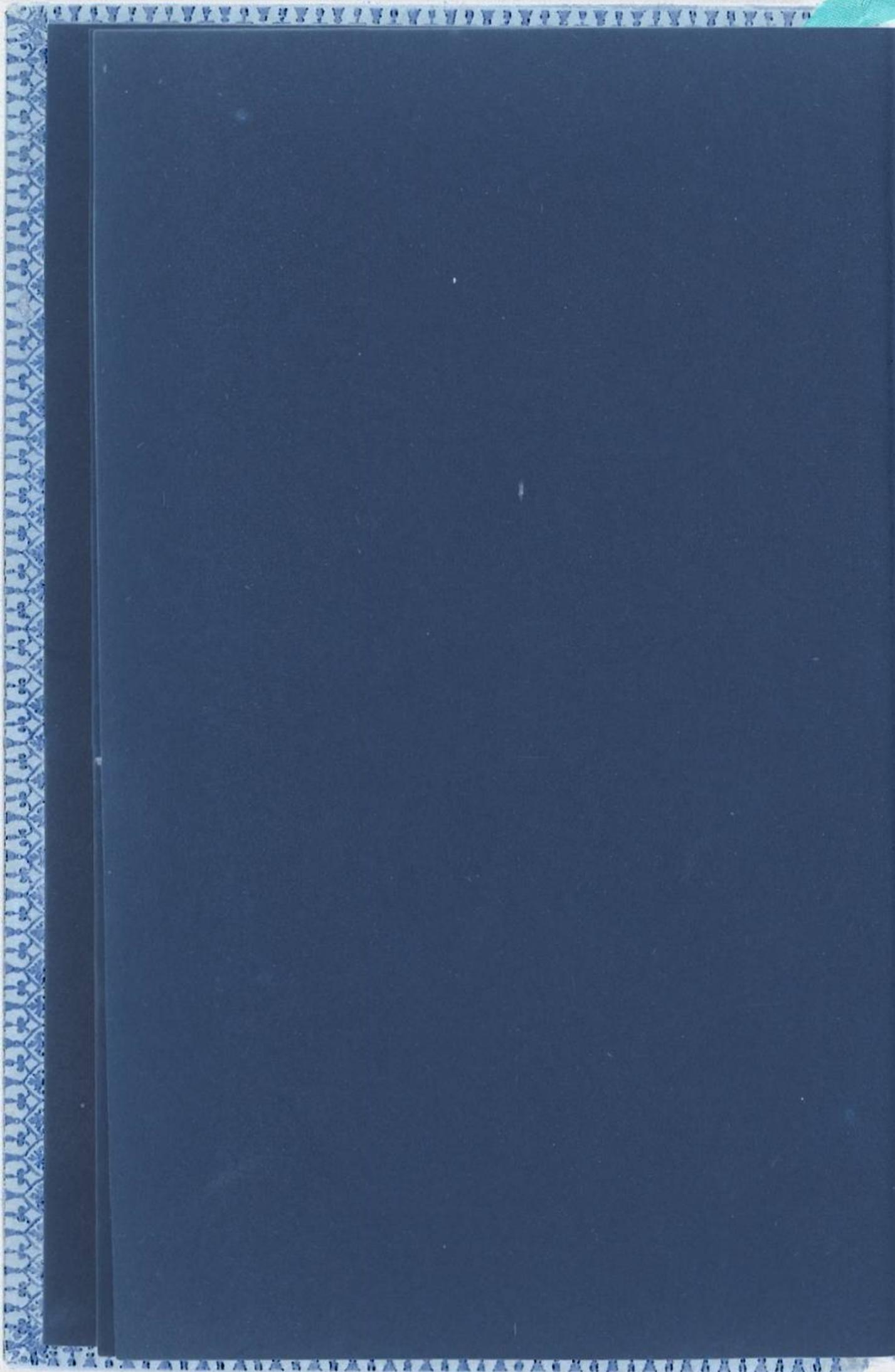


ML  
A  
2713



Machinē Lilly, yte ramme  
Miette. lethiōtu l-a un peu  
effarouchie. Ph. Verant  
parmi les "coures in tunc"  
N. oublie jamais ta petite  
Sœur en idialiti.

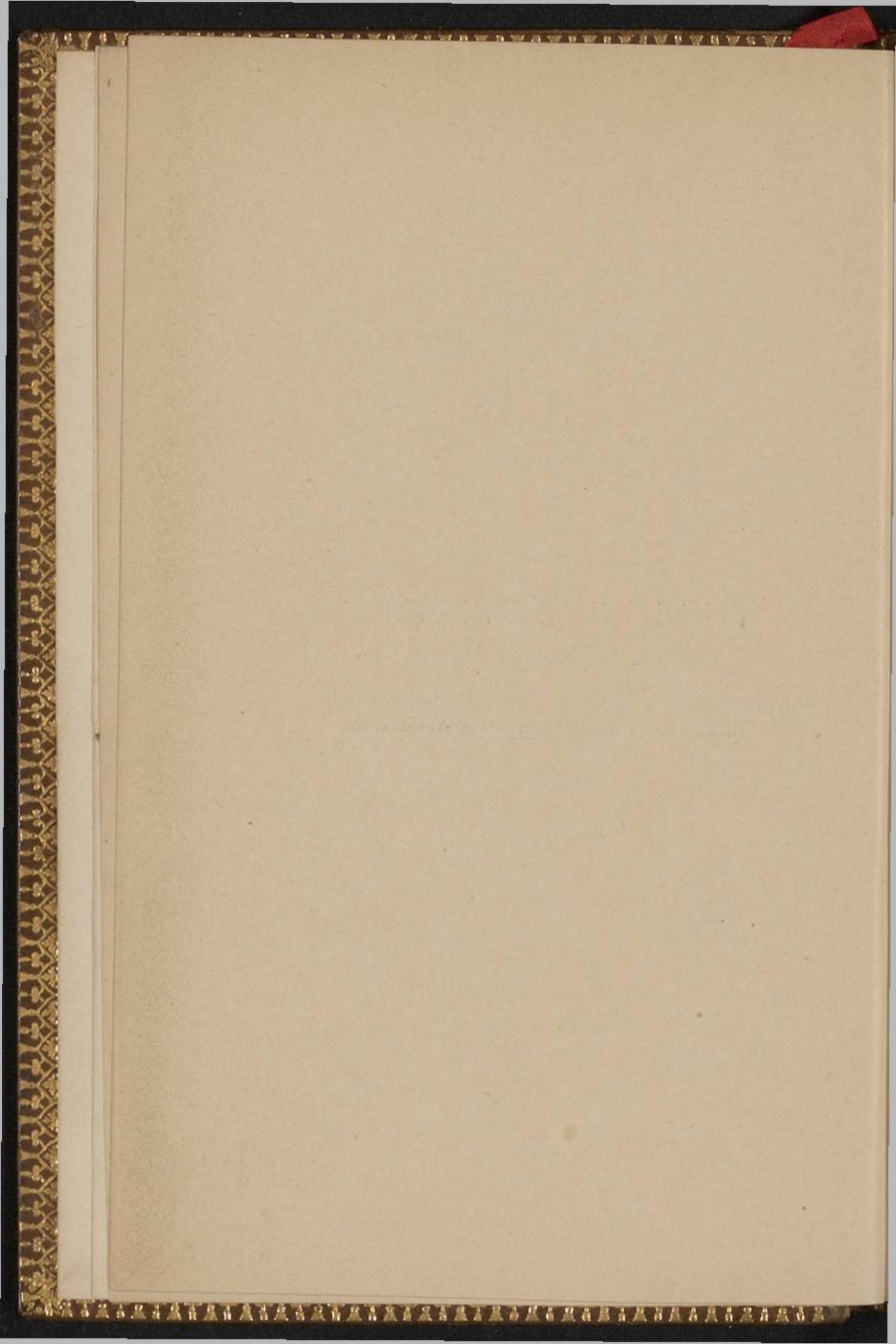
A stylized handwritten signature, possibly reading 'MB', written in dark ink on aged paper. The signature is underlined with a single horizontal stroke.



# ÉTUDE DE JEUNE FILLE

Monographie scénique en 3 actes.

Représentée le 3 décembre 1891, à Bruxelles, sur le  
théâtre Molière, direction : PAUL ALHAIZA.



HENRY MAUBEL

Étude

de

Jeune Fille

BRUXELLES

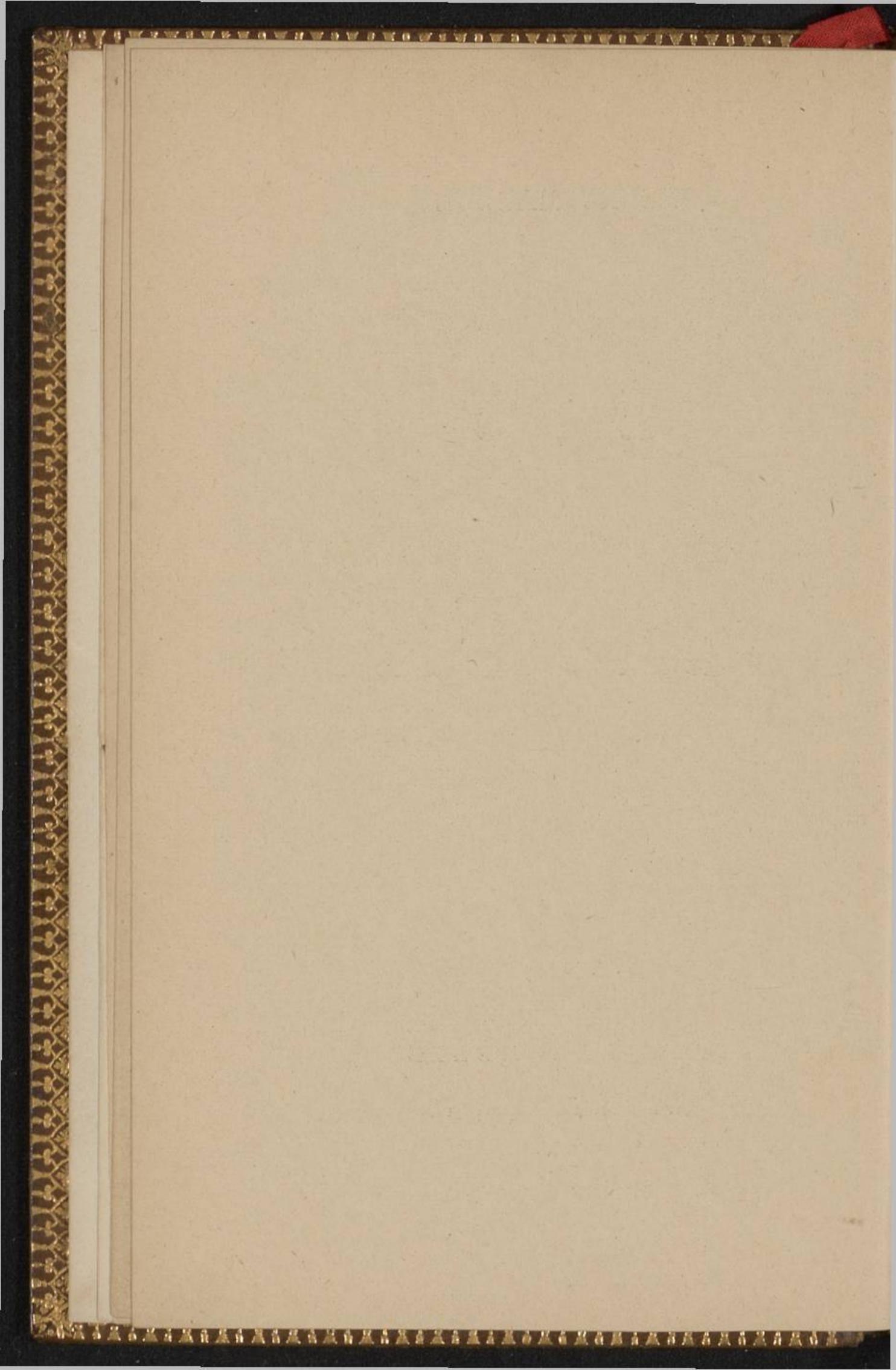
PAUL LACOMBLEZ

Éditeur

31, RUE DES PAROISSIENS, 31

—  
MDCCCXCI

—  
TOUS DROITS RÉSERVÉS



*Cœurs vagabonds, cœurs de bohème qui retrouvez  
une patrie en vous dépaysant et passez votre vie  
à essayer les nids, qu'il serait bon de vous sur-  
prendre au petit lever, parmi vos cœurs intimes.*

DISTRIBUTION :

Madame Villiaud . . .	M <sup>mes</sup> LARMET
Berthe . . . . .	MADELEINE MAX
Miette. . . . .	VILLIERS
Gabrielle . . . . .	PAULINE LARMET
Marguerite . . . . .	JANE DERY
Victorine . . . . .	POMMERET
Robert . . . . .	MM. MUNIÉ
Le Coiffeur. . . . .	MAUREL

*En 189..... dans une petite ville wallonne.*

## INTERPRÉTATION

Miette (17 ans). — Costume de ville ordinaire : l'uniforme de pensionnaire, qu'elle porte peut-être à la pension, trancherait trop sur le groupe de jeunes filles qui achève et soutient le tableau et il la détacherait de ce groupe dont elle est la figure principale. Cette appellation de pensionnaire, qu'on lui adresse souvent, doit être prise dans son acception psychologique du reste ; c'est l'étiquette de ce caractère-ci, dans ces circonstances-ci ; elle le résume et le quintessencie.

Le pensionnat est comme une école des cadettes où celles qui vont être des femmes s'exercent au maniement du cœur. En se heurtant les unes aux autres, elles se recon-

naissent et s'étudient; elles affirment et fortifient, dans cette espèce de franc-maçonnerie de jeunes filles, les qualités et les défauts de leur caractère.

Berthe, sœur de Miette (20 à 22 ans), douce, modeste, ayant avec Miette des analogies de nature en demi-teinte et en mélancolie; mais l'imagination, chez elle, est tempérée par un caractère sérieux; la délicatesse incline à la tristesse; ainsi s'explique sa tendresse un peu maternelle pour Miette. Il faut toujours que la présence de Berthe soit sensible au cours de ces trois actes. C'est un rôle de premier plan qui doit occuper la scène constamment.

Marguerite, sœur de Miette (20 à 22 ans), caractère plus léger, moins affectif.

Gabrielle, amie de Berthe et de Marguerite, étrangère à la ville (20 à 22 ans, comme elles), douce, un peu effacée. Ces deux rôles sont de décor.

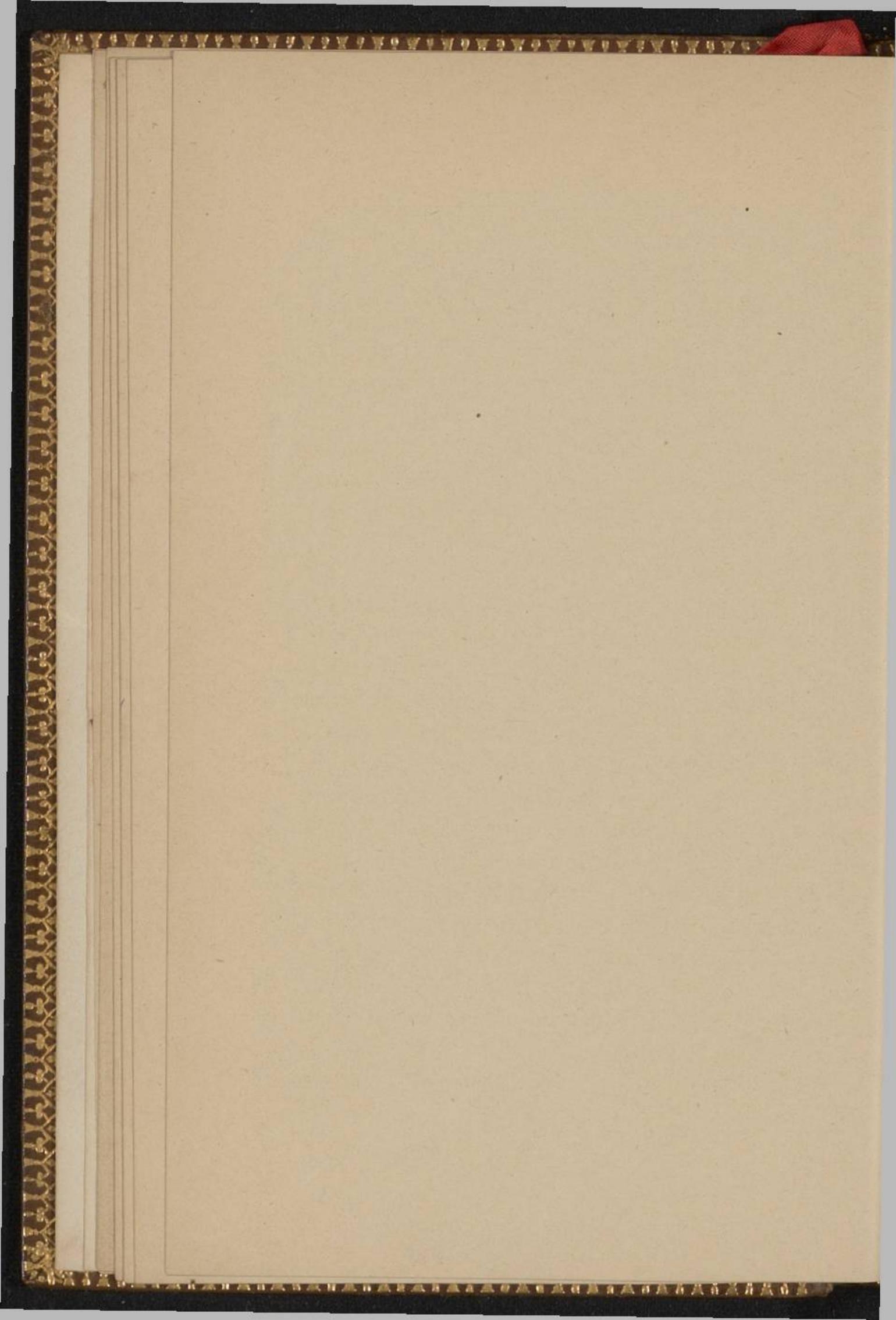
M<sup>me</sup> Villiaud (50 ans), mais jeune de caractère; vive et décidée, le cœur bon et spirituel, beaucoup de jugement; très affectueuse et très tendre pour Miette, sans jamais céder à ce qu'il y a d'élégiaque chez

---

la pensionnaire. M<sup>me</sup> Villiaud est comme la grande sœur de ses filles.

Robert. — Premier rôle — jeune — très sobre de toilette, de langage et d'allure, appartient à l'aristocratie du scepticisme. Sérieux, sans rien qui dénonce les trivialités d'une profession. Homme du monde, sans afféterie de gommeux.

Victorine. — Vieille bonne depuis longtemps au service de la famille. Rien de ridicule. Le bonnet à rubans verts ne doit nullement prêter à rire.



## MISE EN SCÈNE

ACTE I. — Chambre à l'étage donnant de part et d'autre sur des chambres à coucher. Objets de toilette et chiffons jetés pêle-mêle dans la hâte des préparatifs du bal. — Feu ardent dans un foyer ouvert. Éclairage brillant — trois lampes posées à différentes places de la chambre.

ACTES II ET III. — Salon donnant sur une serre. La plantation oblique du décor combinée de telle façon que la serre coupe un des angles du fond de la scène serait préférable, notamment pour l'effet de fausse sortie qui se produit à la fin du troisième acte. Cette plantation est toujours désirable du reste, parce qu'elle donne un aspect moins délimité, plus pittoresque et plus

vivant au tableau. Si on pouvait l'obtenir au premier acte, l'effet de scène serait certainement plus intense.

Toute cette étude tendant à montrer de la vie le plus sincèrement possible, il faut que les interprètes dans leur jeu, comme le metteur en scène dans la disposition des meubles et des accessoires, y oublient le public et la rampe. Tout doit converger vers le centre de la scène. Il ne s'agit pas de montrer la vie par une coupe à surface lisse, mais par un groupe en relief inégal, mouvementé, fuyant parfois. Jamais de déclamation, de la conversation. Que les interprètes ne craignent pas de parler bas, qu'ils disent le texte tel qu'il est écrit, sans rien en retrancher, sans rien y ajouter ; mais qu'ils le disent de la façon qui leur sera la plus naturelle. — Le sujet se développe dans une atmosphère à la fois très familiale et très libre.

# ACTE I

## SCÈNE PREMIÈRE

BERTHE *et* GABRIELLE, à côté d'une table chargée de chiffons, causent en arrangeant une robe de bal. Au fond, M<sup>me</sup> VILLIAUD, assise devant une psyché, se fait coiffer.

GABRIELLE.

Après-demain, ma chère!

BERTHE.

Je te le défends bien, par exemple.

GABRIELLE (*riant*).

Il le faut!

BERTHE.

Turlututu! Nous écrirons demain à ta mère que tu passes quelques jours ici ou je croirai que tu ne viens que pour le bal et pas pour nous.

GABRIELLE.

Grande sottie! (*Lui montrant la robe.*) Si nous relevions ça? qu'en penses-tu?

BERTHE (*examine et arrange d'un air absorbé sans répondre*).

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*au coiffeur*).

Pas trop plats les bandeaux, n'est-ce pas?

LE COIFFEUR.

Parfaitement, Madame. (*Écartant la main de M<sup>me</sup> Villiaud.*) Veuillez me permettre.... (*Il continue la coiffure.*)

VICTORINE (*entrant*).

Mademoiselle Berthe, n'y a-t-il plus rien à mettre dans la malle de M<sup>lle</sup> Miette?

BERTHE.

Voyons! les livres, le chocolat.... Ah! les gants!

VICTORINE.

Ils y sont, Mademoiselle.

BERTHE.

Et son second livre de prière qu'elle me demande. *(Se levant.)* Je vais vous le donner!  
*(Elle sort.)*

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Deux livres de prière!

GABRIELLE.

C'est que le premier sans doute est rempli.

M<sup>me</sup> VILLIAUD

Rempli de quoi?

VICTORINE *(voyant que Gabrielle cherche les ciseaux).*

Vous cherchez les ciseaux, Mademoiselle?  
*(Elle les prend sur une autre table et les donne à Gabrielle.)*

GABRIELLE.

Merci, Victorine. *(A M<sup>me</sup> Villiaud.)* Rempli d'images, de fleurs sèches, de souvenirs!... de portraits, quelquefois!

C'est la mode chez les demoiselles Hachez. Nous en avons nos livres bourrés.

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*riant*).

Voilà un excès de piété!

GABRIELLE

C'est si amusant la piété en pension, Madame. On enveloppe de si jolies choses les prières qu'on dit, que ces prières deviennent de vrais poèmes. Je me rappelle qu'une année nous avons débaptisé tous les saints afin d'accorder leurs noms avec nos sympathies.... et nos antipathies. Il y eut même toute une affaire parce qu'une élève — qui ressemblait un peu à Miette par le caractère — avait donné à saint Jean-Baptiste le nom d'un de ses cousins. C'est la même qui avait dessiné un polichinelle en marge de son *Pater*. Oh! sans mauvaise intention. Elle finit par se prendre d'une telle idolâtrie pour ce polichinelle qu'elle ne voulut plus l'enlever. Elle l'adorait sérieusement... Elle trouvait (*Riant.*) — je me souviens de son mot — elle trouvait que sa figure s'était *spiritualisée*.

C'est monotone, voyez-vous, toujours la même vie dans les mêmes classes, les mêmes réfectoires, les mêmes dortoirs. Quand on ne peut pas sortir, c'est l'imagination qu'on envoie en promenade et l'imagination va, revient, fait des visites et en reçoit. Aussi, quand on voit une élève rêvasser, le nez en l'air : " Qui reçois-tu? „

lui demande-t-on. Seulement, elle ne le dit pas à tout le monde. C'est bon pour la confidente. Ces choses-là sont trop graves pour qu'on les confie à plusieurs amies....

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

En même temps! — Je comprends maintenant que le second livre de prière soit nécessaire à cette gamine. On pourrait en faire consolider la reliure.

BERTHE (*rentrant et donnant le livre à Victorine*).

J'ai eu du mal à le trouver! Cette Miette vous a un ordre tellement fantaisiste! (*A Victorine.*) Vous avez bien mis l'adresse? (*Victorine lui tend l'adresse; elle lit :)* Au pensionnat des demoiselles Hachez à .... (*Elle continue à voix basse.*) C'est ça! Expédiez par express et revenez vite, nous aurons besoin de vous. (*Victorine sort.*)

BERTHE (*revenant auprès de Gabrielle*).

Cette pauvre petite aura au moins la compensation de son dimanche d'exil.

GABRIELLE.

Pourquoi ne revient-elle pas?

BERTHE.

C'est difficile. Ce soir, elle serait seule et

demain, comme nous avons.... (*Un peu embarrassée.*) quelqu'un, nous n'aurions guère le temps de nous occuper d'elle; de sorte que maman a demandé à M<sup>lle</sup> Louise de remettre sa sortie de ce mois-ci à dimanche prochain. Tu sais comme elles sont gentilles.... et peu sévères.

GABRIELLE (*après un temps de silence*).

Tu as du monde demain?

BERTHE.

Oh! du monde, non!... Robert viendra sans doute prendre le café avec nous après le dîner....

GABRIELLE.

Et qui encore?

BERTHE.

Personne, c'est bien assez comme ça.

GABRIELLE.

Assez, mais pas trop. (*Lui prenant le menton et la regardant dans le regard pour y chercher quelque chose.*) Regarde-moi donc! (*Lui lâchant le menton et faisant un petit geste dégagé et moqueur.*) Tu as attaché ce liseron grim pant, la tête en bas! (*Elles rient.*)

## SCÈNE DEUXIÈME

MARGUERITE *entre, va à la psyché, examine la coiffure de M<sup>me</sup> Villiaud, puis vient s'appuyer entre Berthe et Gabrielle au dossier de leur chaise. Celles-ci relevant la tête, l'interrogent du regard.*

MARGUERITE *(répondant au regard de Gabrielle et examinant la robe que Berthe arrange).*

Pas mal! Il est joli ton liseron. J'ai peur que mes marguerites ne fassent mauvais effet; elles sont si jaunes! *(Se redressant, à Berthe.)* Sais-tu où est mon corset qu'on a apporté ce matin?

BERTHE.

Là, dans l'armoire. Il va?

MARGUERITE *(revenant sur ses pas et, à mi-voix, avec un geste expressif).*

A ravir! Il me fait une taille!

*(Elle va à l'armoire.)*

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Aucune de vous n'a plus besoin de M. Languant?

BERTHE (*consultant du regard, à la ronde*).

Je ne crois pas. Non.

LE COIFFEUR (*saluant*).

Bonsoir, Mesdames!

TOUTES.

Bonsoir, Monsieur Languant!

VICTORINE (*rentrant*).

C'est fait, Mademoiselle Berthe. On a dit que le colis partirait ce soir.

BERTHE.

Bien. Y-a-t-il du feu dans nos chambres?

VICTORINE.

Oui, Mademoiselle.

BERTHE.

Allons-y alors.

(*Elles se disposent à sortir, quand on entend un cri en voix de tête :Tou-tou!*)

## SCÈNE TROISIÈME

MIETTE *entre en coup de vent.*

MIETTE.

Vous dérangez-pas. C'est moi! (*Etonnement général.*) J'ai rencontré M. Languant dans l'escalier. Il avait son air rougeaud des jours de grand tralala et de petites gouttes. (*Regardant les coiffures et simulant un respect considérable.*) Oh!... alors, c'est un grand bal!

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Mais vas-tu nous dire ce que...

MIETTE.

Ce que... ce qui?... Pardon, maman! (*Elle se jette au cou de sa mère.*) C'est vrai, au fait, il me semble qu'on pourrait bien m'embrasser d'abord! (*Elle les embrasse. — A Gabrielle.*) Et toi aussi, Gabrielle! Je peux te tutoyer, n'est-ce pas? Je savais que tu étais ici; Berthe me l'avait écrit.

BERTHE.

Tu as donc reçu ma lettre, qui te disait...

MIETTE (*interrompant*).

Qui me disait, qui me disait... qui ne me disait rien du tout. C'est même pour ça que me voilà; car pour n'être pas curieuse, j'aime savoir ce qui se passe chez moi. — Na!

MARGUERITE.

Tu t'es donc sauvée ?

MIETTE.

Sauvée! Oh! non; je suis devenue subitement très malade, voilà tout... (*Mouvement.*) et comme c'était contagieux...

TOUTES.

Comment!

MIETTE (*voyant l'inquiétude sur les visages, change vite de ton*).

Non, non, c'est pour rire! (*Elle les amène autour d'elle, d'un air mystérieux, et continue en ôtant ses gants.*) Je vais vous dire ce qui est arrivé. C'était vers quatre heures; nous sortions de classe; je finissais de lire la lettre de cette demoiselle Mystère, quand...

BERTHE (*l'interrompant*).

Mystère!

MIETTE (*rappelant les mots de la lettre*).

“ Sois sage, et dans huit jours je te dirai un grand secret. „ (*Puis d'un ton de dédain.*) Il court la pension, ton secret!

BERTHE (*stupéfaite*).

Qui a pu dire?...

MIETTE (*même ton bref*).

Je ne sais pas qui l'a dit, mais tout le monde le sait! — (*Elle reprend son explication.*) Je finissais de lire, quand Valentine me prend la main en me disant d'un air drôle: “ Qu'est-ce que c'est que ça? „ et j'aperçois sur ma main une petite tache rose, et puis deux et puis trois... Je lui réponds avec la voix du loup vêtu en mère grand: “ Ça, c'est la rougeole! Au même instant mademoiselle entre et Valentine de lui crier: “ Mademoiselle, Miette a la rougeole! „ Je ne sais pas si elle avait bien compris, mais elle m'a regardé sans rire. Alors, tout à coup, l'idée m'est venue qu'on allait peut-être me renvoyer pour ça. La phrase du grand secret m'a traversé la cervelle, et j'ai eu très chaud à la figure. “ Comme tu as les yeux brillants, m'a dit mademoiselle, en me tâtant le pouls, montre la langue!... as-tu mal à la tête?... „

J'ai hésité... Oh! je t'assure, maman, que j'ai

hésité... et puis, j'ai répondu très bas, en fixant les yeux sur ma lettre : " Oui, Mademoiselle ! „ — Ce n'était pas vrai. (*Relevant la tête.*) Mais aussi, pourquoi ne me dit-on pas les secrets tout de suite ?

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Tu es une gamine — je ne suis pas contente.

MIETTE.

Oh! maman! tu ne comprends donc pas que c'était une plaisanterie!

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Une plaisanterie! tromper tes directrices ?

MIETTE.

Je t'assure que jusqu'au mal de tête, elles s'étaient trompées toutes seules.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Ce n'est pas bien.

MIETTE (*câline*).

Pas bien d'avoir envie de t'embrasser ?

BERTHE.

Et qui t'a ramenée ?

M<sup>me</sup> VILLIAUD

Oui, au fait.

MIETTE.

Miss Kate.

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*étonnée*).

Et... où est-elle, miss Kate?

MIETTE.

Repartie par le train de sept heures vingt; elle n'a pas voulu monter. Entre nous, je crois qu'elle avait peur de la contagion.

MARGUERITE.

Montre tes mains.

MIETTE.

Plus rien! le voyage m'a complètement guérie. Les petites taches roses se sont toutes envolées par la portière du wagon!

BERTHE

C'étaient de simples petites taches de curiosité!

MIETTE (*à Berthe, en la menaçant*).

Vous!...

BERTHE (*riant*).

A quelle heure y-a-t-il un train pour Robersart ?

MIETTE (*lui faisant la nique*).

Il n'y en a plus. Attrape !

VICTORINE (*entrant*).

Madame, Joseph demande s'il faut la voiture pour huit heures et demie ou neuf heures, comme il doit conduire aussi la famille Bertaimont.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Huit heures et demie, n'est-ce pas ?

MARGUERITE.

Oui. (*A Gabrielle.*) En province, les voitures sont rares; on les partage avec le voisin.

(*On entend sonner la demi-heure.*)

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Qu'est-ce qui sonne-là ?

BERTHE.

Sept heures et demie ! Nous n'avons que le temps !

(*Elle sort en entraînant Marguerite et Gabrielle.*)

## SCÈNE QUATRIÈME

MIETTE (*humant l'air*).

Ça sent le bal ici! — (*A M<sup>me</sup> Villiaud, qui la regarde.*) Maman, est-ce vrai, dis, que Berthe se marie?

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Elle te racontera cela.

MIETTE.

Tu m'en veux?

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

As-tu soupé, démon?

MIETTE (*plaisantant*).

Non, puisque j'étais malade.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Prends garde ou tu n'auras rien.

MIETTE.

Tu vas donc me donner quelque chose... quelque chose de bon? — Oh! du café, va, maman! du café d'ici! — A la pension, il est horrible et

on le sert tout mélangé au lait, dans de grandes cruches. Pouah!

*(M<sup>me</sup> Villiaud sort. — Miette se promène par la chambre, furetant et flairant partout; — Berthe entre en courant et va prendre un objet dans l'armoire.)*

MIETTE *(la saisissant par le bras).*

Toi, il faut que je te parle!

BERTHE.

Tout à l'heure Bébé, je vais être en retard!

MIETTE.

Ça m'est égal!

BERTHE.

Deux minutes, le temps de passer ma robe.  
*(Elle s'échappe.)*

M<sup>me</sup> VILLIAUD *(rentre avec un plateau garni).*

MIETTE.

Toi même! c'est gentil!

*(Elle se précipite sur sa mère, au risque de faire chavirer le plateau.)*

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Prends garde! *(Elle l'installe à une petite table près du feu ouvert.)* N'as-tu pas froid?

MIETTE (*assise*).

Non non, je ne veux pas que tu te fatigues, ou je ne mange pas. — Viens t'asseoir ici, à côté de moi. (*M<sup>me</sup> Villiaud s'assied; Miette se met à manger voracement, et se tournant vers sa mère, lui dit la bouche pleine :) Délicieux!*

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*quand Miette a déposé la tasse qu'elle vient de vider d'un trait*).

En veux-tu un peu?

MIETTE (*faisant non de la tête*).

Avant, il faut que tu me dises quelque chose. Approche un peu... encore... je voudrais savoir le nom du monsieur!

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Du monsieur?

MIETTE.

Du monsieur qui se marie.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

?...

MIETTE (*impatiente*).

Du mari de Berthe enfin!

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Si je te le dis, on me grondera, puisque c'est un grand secret!

MIETTE.

Tu crois!... ça ne fait rien — ce sera comme si nous l'avions deviné à deux. (*Elle suit du regard le mouvement des lèvres de sa mère et guette le nom qui va sortir; puis, tout à coup, lui met la main sur la bouche.*) Eh bien! non, tiens, non! ne le dis pas! — Il vient demain?

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Oui.

MIETTE.

A quelle heure?

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Après le dîner.

MIETTE.

Il est venu déjà?

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Oui.

MIETTE.

Souvent?

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Assez souvent.

MIETTE.

Je le connais?

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Oui.

MIETTE (*un instant immobile, fait un mouvement brusque*).

Je crois que je sais qui c'est! Ça m'amuserait de le deviner! (*Elle reste encore une seconde rêveuse, puis tendant sa tasse.*) Encore un peu de café, ma petite maman; il est si bon!

(*M<sup>me</sup> Villiaud lui verse du café, la regarde boire; un temps de silence.*)

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Quelles nouvelles à ton pensionnat, enfant gâtée? Comment se portent ces demoiselles?

MIETTE.

Bien, très bien! Comment veux-tu qu'elles se portent mal?...

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Je ne le veux pas.

MIETTE.

Elles n'ont jamais d'émotions — rien que des engelures — je crois qu'elles en ont même en dedans.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Tu n'es pas bien respectueuse.

MIETTE.

Ah! vois-tu, maman, je n'en peux rien. Les vieilles demoiselles qui ont des engelures et qui portent des mitaines de laine noire, ça m'agace.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Et l'abbé Cuvelier?

MIETTE

L'abbé Cuvelier, je l'ai vu tantôt avant de partir. Il y avait " religion „; il m'a demandé de penser à lui. Pas gêné hein? Mais il est bien gentil au moins — il m'aime lui!...

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Crois-tu que les autres ne t'aiment pas.

MIETTE.

Oh! les autres, les autres, pour qu'elles vous aiment, il faut les câliner, les flatter, leur frotter la manche, et elles vous ont des idées! Sais-tu ce

qu'elles ont imaginé de nous donner comme  
" style „, l'autre jour?...

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*appuyant*).

Comme style?

MIETTE.

Oui, comme devoir de style : une description des glaciers de la Suisse ; et quand j'ai déclaré à mademoiselle que je n'étais jamais allée en Suisse, elle m'a répondu que bien sûr mes parents, mes oncles ou mes tantes y étaient allés. Alors je me suis dit : si je réclame encore, elle va me fourrer de l'antique.... Je l'ai en horreur!... et je lui ai fabriqué une narration intitulée : *Du plaisir d'aller aux montagnes russes....* les glaciers, les montagnes.... et puis ce titre me plaisait. Il avait un air scientifique. Je l'avais recopié à trois reprises pour l'avoir bien net, en majuscules.... Sais-tu quoi? Elle a trouvé que c'était inconvenant et elle m'a raflé tous mes points!

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Aussi tu t'emportes toujours.

MIETTE.

Ah! oui, je m'emporte, je ne suis pas assez réservée. C'est un vrai réservoir, cette maison. On vous force à *rentrer* toutes vos pensées. Il

faudrait être comme cette petite Régine Campioni, l'élève la plus polie de la pension, M<sup>lle</sup> Salutation, elle salue le jour, la nuit, en mangeant, en dormant; c'est une révérence à répétition. Je t'assure, on la remonte pendant les vacances. — L'autre jour, on me punit parce que j'oublie de saluer en entrant au salon.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

On a eu raison, voyons, conviens-en, ce n'est pas poli.

MIETTE (*hors d'elle*).

Ce n'est pas poli! mais, maman, il n'y avait personne au salon!

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*un peu décontenancée*).

Si c'est la règle. — De mon temps on ne pouvait pas entrer dans les classes sans chaussons, parce que les planchers étaient cirés.

MIETTE.

Ce n'est pas Régine qui oublierait d'obéir à la pancarte. — Il y a une pancarte qui dit de saluer, tu sais?...

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*fait signe : oui*).

MIETTE.

Quand il n'y a personne, elle salue le chat, elle salue le portrait de madame, n'importe quoi!

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*souriant*).

Voilà une élève modèle.

MIETTE.

Oh! une perfection! une perle! En classe, jamais une tache sur ses cahiers; à table, jamais son assiette vide avant les autres. Elle coule tout le temps des regards vers ses voisines, et quand elle croit être en avance, elle croise dévotement sa fourchette sur son couteau et elle attend, mademoiselle ayant dit un jour que *les repas sont une manifestation de nos instincts matériels et que, pour ce motif, il n'est pas décent d'y apporter trop de précipitation*. Entre nous, elle mange comme dix, mademoiselle, lentement, mais beaucoup.

MIETTE (*elle boit et retire brusquement la tasse*).

Aïe!! ça brûle!

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

La précipitation! Cela t'apprendra...

MIETTE.

Enfin, maman, quand mademoiselle déclare que les vers de Boileau sont admirables....

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Tu as des moustaches de café.

MIETTE (*s'essuie*).

... Veux-tu que je dise comme elle?

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Certainement.

MIETTE.

Tu aimes ça, toi? Moi, ça me fige, cette poésie. J'ai mis trois jours à en apprendre six vers; deux par jour : un le matin et un le soir, comme des pilules.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Puisqu'on te les impose, il faut les apprendre et te taire.

MIETTE (*avec l'air de trouver cela exorbitant*).

On ne peut pas se taire toujours.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Et ton piano?

(*Miette fait une grimace.*)

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Cela ne va donc pas?

MIETTE.

Couci!... Dis, petite maman, est-ce que je ne

pourrais pas laisser le piano? c'est si horripilant.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Quelle expression, Miette!

MIETTE.

Le piano m'énerve, me rend féroce; j'aimerais mieux apprendre le chant.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Le chant! mais tu n'as pas de voix.

MIETTE.

Qu'est-ce que ça fait? Marguerite non plus n'a pas de voix; elle chante tout de même. Je me ferai couper les amygdales comme les jeunes filles du monde.

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*se lève*).

Nous recauserons de tout cela.

MIETTE.

Oh! tu ne t'en vas pas! Ne t'en vas pas encore, dis!

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Il faut que je m'habille!

MIETTE.

Tu as le temps.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Huit heures et quart.

MIETTE.

Encore tout un quart d'heure!

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Nous allons arriver trop tard.

MIETTE.

Qu'est-ce que ça fait?

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Tes sœurs me gronderont.

MIETTE.

Dis, quand irai-je au bal, moi?

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Veux-tu te taire, Bébé!

MIETTE (*la retenant.*)

Il me semble que j'avais quelque chose à te dire.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Quoi donc?

MIETTE.

Non, des bêtises.

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*lui prenant, par derrière, la tête à deux mains*).

C'est une raison de plus pour ne pas les garder là.... Eh bien?

MIETTE.

Non, embrasse-moi seulement....

(*M<sup>me</sup> Villiaud l'embrasse.*)

MIETTE.

Pour que je dorme bien pendant que vous allez vous amuser.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Et que tu fasses de jolis rêves de pensionnaire en liberté, petite échappée que tu es.

Voilà tes sœurs!

MARGUERITE ET BERTHE (*de la coulisse*).

Dépêche-toi, maman, la voiture est là.

(*M<sup>me</sup> Villiaud sort.*)

## SCÈNE CINQUIÈME

BERTHE, GABRIELLE *et* MARGUERITE *reviennent en toilette de bal.*

MIETTE (*ravie*).

Oh! que vous êtes belles! ça me grise de vous voir ainsi. (*Elle examine de près les toilettes en faisant le tour du groupe, pendant que les jeunes filles se gantent.*) Les jolies fleurs! demain, chacune de vous m'en donnera une; j'en ferai un bouquet que j'emporterai en pension.

MARGUERITE.

Dis nous bonsoir, nous descendons.

MIETTE (*elle s'approche, le museau tendu pour embrasser Marguerite, puis se retire craintivement*).

Tu as de la poudre? — Où peut-on le mettre?

MARGUERITE (*désignant la place*).

Là.

(*Miette l'embrasse.*)

GABRIELLE (*même jeu*).

Là.

(*Miette l'embrasse.*)

MIETTE (*à Berthe*).

Vous!... (*Plus bas, à l'écart.*) Je ne vous embrasse pas.

BERTHE (*même geste, en souriant*).

Là.

MIETTE (*après avoir hésité, l'embrasse*).

Après tout, ça m'est égal!... (*Et elle lui jette à la figure ces derniers mots :*) Je sais qui c'est!

BERTHE (*intriguée*).

Qui est-ce ?

MIETTE (*moqueuse et tentée à la fois*).

Devine! (*Sans parvenir à soutenir son rôle — plus fort et passionnée.*) Devine, va!!

(*Berthe, qui a compris, prend un temps, puis lui fourre le nom dans l'oreille et se redresse pour s'en aller.*)

MIETTE (*criant*).

J'en étais sûre ! Oh ! ma petite Berthe, que c'est

gentil! (*Avec des baisers envoyés de la main.*)  
 Merci, merci, merci!

(*Marguerite et Gabrielle sont sorties.  
 M<sup>me</sup> Villiaud passe à son tour,  
 embrasse Miette, sort. Berthe revient  
 vers elle.*)

MIETTE.

Je vais relire toute ta lettre maintenant. J'ai  
 des idées folles ce soir!

BERTHE (*moqueuse*).

Ce soir?

(*Elle sort.*)

MIETTE (*à la porte*).

Bonsoir, amusez-vous!

## SCÈNE SIXIÈME

MIETTE *revient les yeux pleins de larmes, va au  
 canapé, s'y étend, relit la lettre de Berthe pendant  
 que VICTORINE entre.*

MIETTE (*après avoir lu et laissé tomber rêveu-  
 sement la lettre*).

Victorine!

VICTORINE.

Mademoiselle Miette.

MIETTE.

Où est-ce le bal où elles vont ?

VICTORINE.

C'est à la Salle des Redoutes, Mademoiselle.

MIETTE.

Par où va-t-on à la Salle des Redoutes ?

VICTORINE.

Vous le savez aussi bien que moi, Mademoiselle !

MIETTE.

Répète-le-moi tout de même.

VICTORINE.

On va par la rue de la Chaussée, la rue de la Clef et la rue aux Rats jusqu'à la Place.

MIETTE.

Jusqu'à la Place !... (*Un temps.*) Tu n'as jamais été mariée, toi, Victorine ?

VICTORINE.

Oh !... non ! Mademoiselle Miette.

MIETTE.

Et si tu t'étais mariée, quel mari aurais-tu désiré ?

VICTORINE.

Il y a bien longtemps que j'ai oublié la couleur de ces idées-là !

MIETTE (*à mi-voix*).

C'est pourtant une bien jolie couleur !

MIETTE.

Oh ! je me sens si soulevée !... Je vois tout en imagination... l'air noyé de musique, les robes blanches, les parfums, les fleurs ; tout ça tourne et tourbillonne dans un éblouissement de lumières fines qui vous poudreneigent les yeux et s'accrochent à vos cils... et l'on fait des lieues et des lieues... et l'on danse si tard et si loin qu'il n'y a plus d'heure au cadran des horloges lorsqu'on s'éveille de danser !...

Revenir toute emmitoufflée de la chaleur du bal, pelotonnée au fond d'un bon coupé, à travers les rues désertes, avec, au souvenir, les bribes d'un rêve qu'on n'a pas rêvé tout entier, n'est-ce pas que c'est bon, Victorine ?

VICTORINE (*simplement*).

Oh ! Mademoiselle, moi, quand j'allais au bal, je revenais toujours à pied.

MIETTE (*la regardant*).

Alors, tu as été au bal aussi quelquefois ?

VICTORINE.

Oh ! oui, quelquefois, *quand j'étais plus jeune*.

MIETTE

Décolletée ?

*(Victorine n'entend pas.)*

MIETTE (*réveuse*).

C'est drôle !... et ça ne t'a pas fait de peine de...

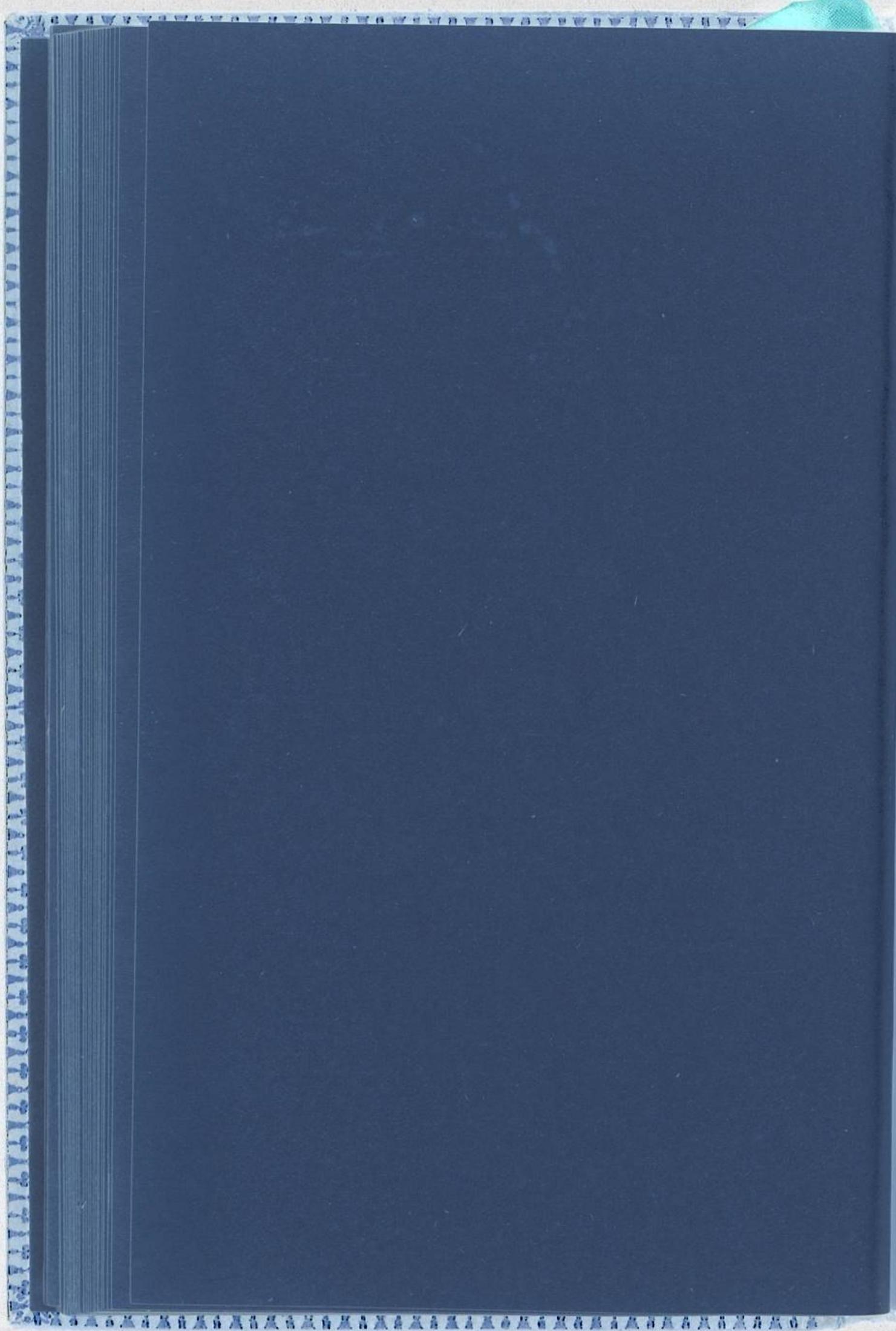
VICTORINE.

Vous dites, Mademoiselle Miette ?...

MIETTE (*détournant la tête lentement, le regard au plafond*).

Rien... Je pense.

*(Pendant toute cette scène, Victorine a rangé des objets dans la chambre. Miette, peu à peu, ferme les yeux et semble s'endormir. Victorine éteint les lampes sauf une qu'elle laisse très voilée et revient à pas de loup vers le canapé voir si Miette dort. Le rideau descend très lentement.)*



## ACTE II

### SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT *entre seul, va à une table, y dépose son chapeau, feuillète un album, lit....*

ROBERT *(lisant).*

“ De ta tige détachée  
„ Pauvre feuille desséchée  
„ Ou vas-tu? — Je.... Je.... „  
*(Il essaie de déchiffrer le reste.)*

MIETTE *(apparaît, jette sa serviette, descend en scène et achève le vers qu'elle sait par cœur).*

“ ..... Je n'en sais rien. „

ROBERT *(se retourne surpris).*

Précisément!...

MIETTE (*à côté de lui, continuant à lire ce qu'il a commencé*).

“ Je vais où va toute chose  
„ Où va la feuille de rose. „

MIETTE ET ROBERT (*ensemble comme un refrain*).

“ Et la feuille de laurier. „

MIETTE (*un peu choquée*).

Ce n'est pas beau? C'est d'Arnault.

ROBERT (*proteste*).

“ Élise. „ C'est signé “ Elise „.

MIETTE.

Oui mais....

ROBERT (*insiste et lit*).

“ Chère Miette, en relisant ces lignes tracées par l'amitié, songe à ton amie sincère : Élise. „  
Pourquoi signe-t-elle Élise les vers d'Arnault?

MIETTE.

Parce qu'elle pensait la même chose, tiens!

ROBERT.

Pas mal! la poésie est le jardin des pensionnaires; gare au jardinier quand elles ont envie de s'y promener!

MIETTE.

C'est naturel! puisque c'est nous qui inspirons les poètes!

ROBERT.

La poésie vous appartient comme le parfum à la....

MIETTE (*lui plaquant l'album devant la bouche*).

N'achevez pas, c'est affreux! si vous mettez de pareilles choses dans mon album, je déchirerai la page.

ROBERT.

Dans votre album! Il paraît que l'indiscrétion se paie.

MIETTE.

Par une discrétion, oui; mais vous avez le temps.

ROBERT.

Je ne suis pas poète, moi.

MIETTE.

Ça ne fait rien. Je vous aime bien en prose comme vous êtes. Asseyez-vous. Berthe va venir, maman aussi. (*Un temps.*) Je suis bien

contente, et vous, n'êtes-vous pas content? — J'ai fait un rêve cette nuit! —

ROBERT.

Content de vous voir, sans doute.

MIETTE.

Mais non, de l'*autre chose*.

ROBERT.

De l'autre chose?

MIETTE (*agacée*).

Oh! vous n'allez pas aussi m'agacer de vos mystères!

ROBERT.

?...

MIETTE.

Puisque je sais tout.

ROBERT.

Tout?

MIETTE.

Je sais que vous épousez Berthe, là! Y a-t-il quelque chose de plus?

ROBERT (*souriant*).

Je ne crois pas.

MIETTE.

Alors, on peut le dire.

ROBERT.

A moi, certainement. — Je suis discret.

MIETTE.

Vous êtes même moqueur. Et aux autres?

ROBERT.

Dites-leur de préférence....

MIETTE (*interrompant*).

Quoi, de préférence! Voilà des cachotteries! Si j'étais fiancée, moi, j'ouvrirais toutes les fenêtres pour crier mon bonheur au monde.

ROBERT.

N'auriez-vous pas peur qu'on vous en prenne un peu?

MIETTE.

Oh! le jaloux, jaloux! déjà?

ROBERT (*en aveu*).

Ce secret-ci, nous pouvons le partager sans crainte.

MIETTE.

Elle est si douce, ma petite Berthe, si délicate,

si tendre. J'aime bien Marguerite aussi, mais ce n'est pas la même chose. Avec Berthe, nos idées se promènent côte à côte pendant des heures par le même sentier, et c'est si bon de penser à deux sans rien se dire. Trouvez-vous pas? Figurez-vous qu'on m'accuse d'être bavarde!

ROBERT.

Rêvasser, c'est encore bavarder, d'un bavardage qui vaut mieux que l'autre.

MIETTE.

C'est bavarder en dedans.

ROBERT.

Et se raconter à soi-même toutes les bonnes choses que vous vouliez étourdiment envoyer par la fenêtre.

MIETTE (*intriguée*).

Il me semble.... que vous n'avez pas les idées de tout le monde. — Dites-moi, aimez-vous les vers de Boileau?

ROBERT.

Peuh!

MIETTE (*encouragée dans son antipathie*).

Moi, ça me fige, cette poésie-là! En classe on nous en fourre tout le temps. Un jour, pour me

venger, j'en ai orné toutes mes figures de géométrie.... J'ai mis en épigraphe ceux dont je ne savais que faire.

ROBERT.

Pauvre Boileau!

MIETTE.

Tant pis pour lui!

ROBERT.

On avait mis le code en musique; la géométrie en vers, c'est une nouvelle idée d'opérette!

MIETTE (*le regarde intéressée*).

D'opérette?... Comment?

ROBERT.

.... Une idée amusante.

MIETTE.

.... Amusante!... Ça vous amuse les opérettes?

ROBERT.

Quand j'ai envie de rire.

MIETTE.

Tiens, moi c'est le contraire.... ça m'amuse quand j'ai envie de pleurer.

ROBERT (*étonné et amusé*).

Est-ce qu'on y mène le pensionnat?

MIETTE (*effrayée*).

Chut! Je n'y ai été qu'une fois, à Paris, par hasard. Ne dites pas à maman que je vous l'ai dit. Elle serait furieuse. — Ça m'a fait un effet bizarre, plutôt du chagrin, mais un chagrin très drôle et pas désagréable. Après ça, la gaieté, la tristesse, ça se mélange si bien qu'on ne les distingue plus. Ne vous est-il jamais arrivé au milieu d'un flot de larmes, d'être pris d'éclats de rire, sans savoir pourquoi?

(*Robert sourit et va répondre.*)

MIETTE.

Ah! c'est vrai! Les hommes, ça ne pleure pas. En pension, ce qu'on pleure à propos de tout! Il suffit d'une élève qui commence. On se regarde; aussitôt, tous les mouchoirs sortent et c'est une chaîne de larmes. Au commencement, ça m'étonnait; maintenant, j'y suis habituée et je fais comme les autres. Je pleure, je pleure parce qu'elles sont tristes. Mais je le suis aussi et je ne voudrais pas ne pas l'être. C'est si amusant d'être triste! Cela fait tant de bien! On se penche, en laissant couler de longues larmes; on se noie dans un chagrin qui vient de si loin,

qu'on ne sait d'où. On se sent tout un univers de compassion dans le cœur. On se dit qu'on est bonne, bonne! Et l'on s'aime éperdûment!

Un jour, mademoiselle nous a surprises, Valentine et moi, pleurant devant la glace du salon. C'était doux! Valentine sanglotait, la figure dans son mouchoir. J'étais penchée sur son épaule, le regard détourné d'elle pour voir glisser les larmes au long de mes joues.

Quand mademoiselle est entrée, j'en avais une qui me berlicotait au bout du nez, sans vouloir tomber. J'étais si inquiète de savoir ce qu'allait devenir cette larmichonne, que je n'avais pas pensé à rire. — Alors, nous avons éclaté toutes les deux. Mais nous étions honteuses, honteuses! — Nous aurions voulu pouvoir nous cacher tout au fond de nos cœurs.

ROBERT.

Est-ce si grand, un cœur de pensionnaire?

MIETTE.

On y met tant de choses!

ROBERT.

En voyage, surtout!

MIETTE (*intéressée*).

En voyage?..... (*Elle a laissé tomber un peu la*

*pensée dans le rêve sur ces derniers mots; elle relève tout à coup le ton au diapason précédent et reprend l'allure gaie de son discours.)* Il est vrai qu'il m'arrive de pouffer au beau milieu de la fontaine. Je fais le plongeon dans leur chagrin : Paf! Alors, le décor change et c'est une illumination générale!

ROBERT.

Une illumination sur l'eau.

MIETTE.

Avec, comme des lampions de soleil à tous les cils.

ROBERT.

Et le pensionnat entier " sanglote de rire. „

MIETTE.

Absolument! On dirait que vous savez ce que c'est?

ROBERT.

Ce que c'est qu'une pensionnaire?  
Je commence à le savoir un peu. On m'a tant parlé de vous!

MIETTE (*vivement*).

On vous a parlé de moi? Qui? (*Doux.*) Berthe

n'est-ce pas? (*Puis d'une voix caressante, très douce et unie, faisant la phrase longue :*) Dites-moi où vous étiez ensemble quand vous avez parlé de moi?

ROBERT.

Au bal, hier soir!

MIETTE (*émue*).

Au bal! Vous avez eu le temps de parler de moi au bal? Ah! c'est gentil! Moi qui me sentais si abandonnée, si seule, si triste! Et... qu'avez-vous dit de moi?

ROBERT.

Ce que...

MIETTE.

Oui... j'aimerais tant savoir ce que vous avez dit de moi!

ROBERT.

Beaucoup de choses!

MIETTE (*en se rapprochant*).

N'en dites qu'une, une seule, mais dites-la bien! (*Elle attend en le regardant dans les yeux.*)

ROBERT.

Que vous étiez la plus aimante petite sœur...

MIETTE.

Vrai ?

ROBERT.

Et le plus mauvais sujet de pensionnaire qui soit.

MIETTE (*en doux reproche*).

Mauvais sujet?... parce que je suis remuante et que je fais du bruit?... J'en fais bien plus en pension!... je suis bien plus gaie!

ROBERT.

Vous n'avez pas l'air triste!

MIETTE.

Ici? Oh! ici, je suis heureuse! C'est si bon *ici*; c'est si... " meilleur! „

On est comme en prison là-bas dans sa gaieté! On vit comme derrière une haie d'éclats de rire.

ROBERT.

Une haie vive — pas moyen de s'enfuir!

MIETTE.

On n'y songe pas. (*Avec un peu de mépris.*) On n'entend que s'amuser, la pensée n'arrive pas à autre chose. (*Lentement.*) Ici,... c'est plutôt de la joie!... Mais, il faut dire le mot très doucement pour qu'il ressemble à ce que je ressens ici.

Avant, je croyais que c'était chanter, sauter, se jeter au cou de tout le monde, la joie... il me semble maintenant que c'est plutôt se pencher.. par exemple au bras de quelqu'un... de quelqu'un " qui vous écoute l'aimer „... et parler bas... parler loin... et voir mystérieusement comme tout le monde ne voit pas — par le regard intérieur, là... — en cachette des yeux...

ROBERT (*intéressé*).

Et puis?...

MIETTE.

Et puis?... (*Un peu égarée, elle revient à son idée.*) Et puis pleurer aussi... quelquefois. (*Plus en dehors.*) Quand je sors du pensionnat, je suis bien joyeuse; pourtant je n'ai jamais envie de courir. C'est drôle, hein? Je marche gravement, sans me presser, en regardant par ici, et toutes les jolies images qui me viennent, me viennent lentement, sans faire de bruit. On dirait que j'ai en moi des flammettes bleues qui brûlent... mais qui brûlent... je ne sais pas bien expliquer... (*Geste.*) en mijotant!...

ROBERT.

Qui brûlent à couvert!

MIETTE (*vivement*).

C'est ça!... et des pensées toutes chaudes....

ROBERT.

Toutes parfumées.

MIETTE (*signe : oui*).

C'est que j'approche d'*ici*! Et c'est la joie de mon petit nid de bonheur tout proche, tout proche, dans lequel je n'ai qu'à descendre.

Approcher de ce qu'on aime, cela vaut presque mieux que d'y être. Ne trouvez-vous pas? Je voudrais *arriver* toujours, moi et ne jamais *être arrivée*.

Il y a une minute infiniment douce; c'est quand je vois maman et mes sœurs; quand leur sourire commence; quand elles se lèvent vers moi; quand j'envoie en avant un peu de ma joie et qu'il y a comme la maison qui s'éclaire. — Oh! vous ne pouvez pas vous figurer!... Cette seconde-là, c'est mon bain de Paradis!

(*Rapide.*) Alors, viennent les " bonjours ", les embrassades; tout saute, tout flambe!... Je suis grise!... et je ne sais plus ce que je dis. — Ou je le sais trop tard.

ROBERT.

Tâchez de ne pas le savoir trop tôt.

MIETTE (*tressaille et se lève brusquement*).J'avais cru voir entrer quelqu'un. (*Un temps.*)

Mais, que font-elles donc? Vous voudriez que Berthe arrive!... Si j'allais l'appeler!...

ROBERT.

Pour que nous parlions encore de vous?

MIETTE (*simulant une fâcherie*).

C'est méchant! Je n'irai pas! (*Elle se rassied.— Un silence.*) Alors, c'est tout ce que vous avez dit de moi, hier soir?

ROBERT.

Devinez le reste, vous devinez si bien.

MIETTE.

Et vous vous êtes amusés?

ROBERT.

Beaucoup.

MIETTE.

Follement?

ROBERT.

Follement.

MIETTE.

Y avait-il des débutantes?

ROBERT.

Trois ou quatre.

MIETTE (*profond soupir*).

Encore toute une année avant que vienne mon tour! C'est long!

(*Robert la regarde longuement*).

MIETTE (*avec un geste qui correspond à une nouvelle pensée*).

Regardez-moi donc encore comme ça! (*Elle le fixe à son tour; puis se met à rire.*) Figurez-vous.... (*Rire.*) que j'ai fait cette nuit un rêve....

ROBERT.

Un rêve!

MIETTE.

Je crois que je vous l'ai déjà dit.

ROBERT.

Racontez-le moi. Je n'ai jamais pu en faire un entier.

MIETTE.

Moi non plus; le mien ne finit pas, mais le commencement est d'un cocasse!... (*Elle s'arrête.*) Je n'oserais pas vous le raconter.

ROBERT.

Pourquoi?

MIETTE.

Pourquoi?...(*Tentée.*)... parce que vous en étiez.

ROBERT (*ahuri*).

Moi?

MIETTE (*avec assurance*).

Oh! absolument! Je vous retrouve des pieds à la tête.

ROBERT.

Raison de plus. Vous voilà engagée.

MIETTE (*après un temps d'hésitation*).

Figurez-vous que je débutais, toute en blanc, décolletée; seulement.... (*Elle rit.*) d'avoir passé des années en pension, j'étais devenue très vieille et on m'avait coiffée d'un bonnet à rubans verts comme Victorine. Vous connaissez Victorine?

ROBERT (*souriant*).

Oui.

MIETTE.

Comme j'avais froid aux épaules! (*Geste.*) Je frissonnais. — Maman était allée chercher ma sortie de bal quand vous êtes venu m'inviter à valser....

ROBERT.

Et nous avons valsé?

MIETTE.

Délicieusement!... pendant des heures!... C'était si bon que nous ne pouvions pas finir. La tête me tournait un peu. Insensiblement, tout, autour de nous, s'est transformé, et nous sommes arrivés dans un beau pays. C'était la nuit, mais tellement douce! le ciel était très bleu foncé.... avec, dessus, des flocons de nuages blancs, assez serrés par place.

ROBERT.

Je ne vois pas bien...

MIETTE.

Mais si! comme, par exemple, une grosse voilette immense trouée par places; alors, c'est tout bleu aux trous.

ROBERT (*grimace exprimant qu'il trouve ça bizarre et un peu confus*).

MIETTE.

Il y avait encore de jolies étoiles, très brillantes; un palais entouré d'un parc splendide et puis la campagne.... la campagne infinie, ombrée de vapeurs molles pareilles à des montagnes de

rêve. Et il n'y avait personne au monde que nous deux, et nous n'avions pas peur.

... (*A Robert.*) Vous valsez adorablement; et puis vous tenez très bien.... Ce qui n'empêche que, tout à coup, j'ai fait un faux pas.

ROBERT.

Je vous ai retenue, au moins!

MIETTE.

Pas assez pour m'empêcher de m'éveiller en sursaut. Ce que j'étais furieuse! D'autant plus que vous aviez commencé une phrase dont j'aurais tant voulu savoir la fin. Vous ne pourriez pas me la dire?

ROBERT.

En plein jour, achever une phrase de rêve!.... Et puis, il faudrait que vous remettiez le bonnet de Victorine!

MIETTE (*Rit. — Redevenant sérieuse*).

C'est dommage, cela avait si gentiment commencé! (*Elle tressaille encore comme tantôt.*) Mon Dieu! Voilà maman! Est-ce que je ne viens pas de dire un tas de bêtises?

## SCÈNE DEUXIÈME

*Entrent BERTHE d'abord, qui se précipite vers Robert, ensuite M<sup>me</sup> VILLIAUD.*

BERTHE.

Comment, vous voilà et on ne nous dit rien!  
*(Elle va à Robert et lui serre les mains.)*

MIETTE.

M. Robert n'était pas seul!

ROBERT.

J'ai trouvé la grille ouverte, je suis entré; M<sup>lle</sup> Miette a bien voulu me recevoir; nous causions.... *(A mi-voix.)* Vous avez bien fait d'arriver, elle commençait à m'intimider!

M<sup>me</sup> VILLIAUD *(qui a entendu la réplique de Miette)*

Gamine! *(A Robert.)* Nous dînions dans la petite chambre basse qui donne sur le jardin. Nous ne pouvions pas vous voir entrer. Y a-t-il longtemps?

ROBERT.

Quelques minutes.

BERTHE (*mi-voix*).

Ce qu'elle a dû vous dire de bêtises pendant ce temps-là !

ROBERT.

Elle m'en a dit d'adorables ! (*Avec intention.*)  
Elle m'en a dit d'affectueuses sur lesquelles je ne la contredirai pas.

BERTHE.

Jamais ?

ROBERT.

Jamais !

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*à Miette qui s'est réfugiée dans un coin d'où elle observe immobile Berthe et Robert*).

Eh ! bien, que fais-tu là ?

MIETTE (*mystérieuse*).

J'attends qu'ils aient fini de se dire bonjour, maman !

(*Entrent Marguerite et Gabrielle, Robert s'avance vers elles.*)

BERTHE.

Miette !

MIETTE (*inquiète*).

De quel air tu m'appelles ! tu es jalouse ?

BERTHE.

Petite sottre ! Va dire à Victorine qu'elle serve le café.

ROBERT.

Etes-vous un peu reposées, Mesdames ?

MIETTE (*revenant à Berthe*).

Ici ou dans la serre ?

BERTHE.

Ici.

*(Miette sort)*MARGUERITE *et* GABRIELLE.

Prêtes à recommencer.

BERTHE (*à Gabrielle*).

Alors, tu nous restes jusqu'au prochain bal.

ROBERT.

C'est-à-dire tout l'été.

BERTHE.

Comment ?

MARGUERITE.

Tout l'été ?

ROBERT.

Sans doute; le prochain bal, c'est le prochain hiver.

TOUTES.

Déjà ! Mais nous n'avons pas dansé.

*(Victorine apporte le café. Miette, qui est rentrée, la suit des yeux tout en approchant de Robert.)*

MIETTE *(bas à Robert)*.

Le bonnet !

*(Robert sourit et se mord la lèvre. Miette pouffe de rire.)*

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Eh bien ! Eh bien !

BERTHE.

Miette rit aux anges.

MIETTE *(à Berthe en riant toujours)*.

Crois-tu ?

*(Elle va parler à l'oreille de Berthe.  
— Les jeunes filles servent le café.)*

BERTHE *(en offre une tasse à Robert et lui indique le poêle)*.

Mettez-vous là, il fait meilleur.

*(Robert, tout en remerciant, s'approche du poêle à côté duquel est assise M<sup>me</sup> Villiaud.)*

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Notre grand vieux poêle de famille qui nous chauffe si fidèlement.

ROBERT.

C'est excellent...

MIETTE (*en même temps que la dernière réplique*).

En pension, il y en a un pareil. Ça me rappelle la maison. Le samedi soir on y étale ses pantalons et ses chemises, et quand on veut avoir chaud tout à fait, on s'assied dessus.

TOUTES (*scandalisées*).

Mais, Miette!

ROBERT.

On m'avait bien dit que saint Laurent était un épicurien.

BERTHE (*à Robert*).

Vous en êtes un autre!

ROBERT (*étonné*).

Moi?

BERTHE.

Oui! oui! Vous avez fait la grasse matinée. Pourquoi ne vous a-t-on pas vu à la messe d'onze heures et demie?

ROBERT (*moqueur*).

Parce que les coupables ne voient jamais ceux qui les voient.

MARGUERITE *et* BERTHE.

Les coupables ?

ROBERT.

D'arriver, en se dépêchant, à l'Évangile.

BERTHE (*un peu confuse, ainsi que Marguerite, d'avoir été surprise en faute*).

C'est la faute de la petite pensionnaire, là-bas !

MIETTE (*indignée*).

Oh ! c'est trop fort !

BERTHE.

Où étiez-vous ?

ROBERT.

A ma place habituelle.

BERTHE (*ton d'inquisiteur*).

Et nous ?

ROBERT (*répondant avec assurance et moquerie à toutes les questions*).

La vôtre était prise ; vous êtes allées vous

mettre au delà de la chaire, sous le vitrail de Sainte-Thérèse.

*(Les autres font signe : oui.)*

BERTHE.

Vous en êtes sûr ?

ROBERT.

Si vous ne me croyez pas, demandez-le à M<sup>me</sup> Lorain, elle était derrière vous.

BERTHE.

Nous ne l'avons pas vue.

ROBERT.

Vous n'avez donc vu personne ? Qu'allez-vous faire à la messe ?

MARGUERITE.

Ecouter la musique militaire.

MIETTE.

C'est superbe dans une église.

BERTHE *(continuant son inquisition)*.

Qu'a-t-on joué à l'offertoire, s'il vous plaît ?

ROBERT.

L'orgue a joué en sourdine le thème du duo de *Faust*, et puis la trompette solo, accompagnée par toute l'harmonie du régiment, a joué l'air...

BERTHE.

Quel régiment ?

ROBERT.

La ligne.

BERTHE.

Quel air ?

ROBERT.

“ Salut, demeure chaste et pure! „ Etes-vous satisfaite, mon juge?... A la sortie, je vous ai attendues sous le porche.

BERTHE.

Où vous avez salué...

ROBERT.

Tout ce qu'on salue à la sortie de la messe d'onze heures et demie. Par ce beau temps, il n'y manquait que vous, Mesdames.

MARGUERITE.

A la grande sortie.

BERTHE.

Nous étions filées par le bas-côté, parce que Miette était un peu malade.

MIETTE.

J'avais été incommodée par l'odeur de l'encens.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Et j'avais envie de manger des gâteaux, n'est-ce pas, Bébé?

MIETTE.

Oui, maman !

MARGUERITE.

Et voilà pourquoi nous n'avons pas fait le tour de la place. Il y avait du monde ?

ROBERT.

Tout le monde, et quel émoi ! Plus de dix personnes m'ont arrêté pour me demander si vous aviez une malade.

BERTHE.

A vous ? moqueur !

ROBERT.

Je vous le jure.

BERTHE.

Citez-en une ?

ROBERT.

M<sup>me</sup> Lebonnel.

MARGUERITE *et* BERTHE.

Oh ! celle-là.

MARGUERITE.

Elle va faire une enquête.

GABRIELLE.

Qui est-ce M<sup>me</sup> Lebonnel ?

BERTHE.

Tu ne la connais pas ?

GABRIELLE.

Non.

BERTHE.

Elle était devant nous à l'église, avec une robe mauve et un grand oiseau de paradis sur son chapeau.

GABRIELLE.

Cette dame qui avait un tic.

ROBERT.

Elle a aussi un fils.

MIETTE.

Hidulfe !

MARGUERITE.

Est-ce qu'on lui donne la clef maintenant?

ROBERT.

Je crois qu'il l'a eue la semaine dernière pour aller au Cirque.

MIETTE (*rêveuse*).

Il va peut-être se marier.

BERTHE (*après un temps*).

Nous sommes revenues par le boulevard, très doucement, n'est-ce pas, Gabrielle. Qu'il faisait bon ! Qu'il faisait clair et doux !

MIETTE.

Si paresseusement doux !

ROBERT.

Un temps délicieux !

BERTHE.

Comme si le printemps s'allumait déjà tout au fond de la campagne grise.

MARGUERITE.

Nous avions envie d'aller à l'ermitage.

BERTHE.

Nous étions mélancoliques.....

MIETTE (*à Berthe*).

Toi surtout !

BERTHE.

... Comme des pécheresses qui ont reçu la planche à confesse.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Ou comme des valseuses en convalescence.

ROBERT.

En convalescence ! C'est bien vrai. On éprouve cela des lendemains de bal de Mi-Carême en s'éveillant dans du jeune printemps qui semble se moquer de vos visages blafards.

MIETTE (*mélancolique*).

“ Le carnaval s'en va, les roses vont éclore. „

LES AUTRES JEUNES FILLES.

Qu'est-ce qu'elle dit ?

ROBERT.

Du Musset

MIETTE.

C'est dans mon album... Je le sais par cœur !

ROBERT.

Continuez.

MIETTE (*le menton dans les mains, les bras élargis sur le dossier d'un fauteuil devant elle, reprend timidement, le regard au fond du fauteuil.*)

“ Le carnaval s'en va, les roses vont éclore.

“ Cependant du plaisir... du plaisir...

... Je ne sais plus ! (*Elle réfléchit encore puis brusquement :*)

“ Cependant du plaisir la folâtre saison rit et  
[voltige encore

“ Pendant que... soulevant les voiles de l'aurore

“ Le Printemps inquiet paraît à l'horizon. „

(*Les deux derniers vers dits d'une voix fuyante.*)

TOUTES.

Bravo, Miette!

(*Robert applaudit.*)

MIETTE (*se redressant la figure rouge, les yeux animés.*)

Vous voyez bien que vous aimez les vers !

ROBERT (*galant.*)

Ceux que vous savez par cœur.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Qui m'offre un peu de café ?

(*Elles se précipitent, sauf Miette, qui demeure absorbée; Gabrielle sert du café à M<sup>me</sup> Villiaud; Berthe en offre à*

*Robert, qui prend sa tasse, la vide et la lui donne. Elle revient près de la table où est Miette.)*

MIETTE (*attirant Berthe qui résiste un peu*).

Dis-moi..., est-ce qu'on peut embrasser son beau-frère ?

BERTHE.

Tu as un beau-frère ?

MIETTE.

Non ! mais j'en aurai un bientôt !

BERTHE.

Passe-moi le baiser en attendant... (*Miette l'embrasse.*) et va faire un tour au jardin.

MIETTE.

Tu me chasses ? Pourquoi ?

BERTHE.

Mais non. Nous allons y venir aussi. (*Persuasive et douce :*) Ça te fera du bien.

MIETTE (*avec un mouvement de mauvaise humeur, se rassied*).

Je n'irai pas ! (*Elle aperçoit le chat qui entre, change de ton et de visage et va à lui :*) Oh ! voilà, Pouci ! Pouci ! Viens ici, mon ami. Viens dire

bonjour à M. Robert. Vous allez voir comme il est obéissant; tu auras du lait !... Il ne touche jamais à rien sans ma permission.

ROBERT.

C'est un raffinement de gourmandise.

*(Miette verse du lait dans une tasse, l'appelle encore, il s'enfuit.)*

MARGUERITE.

Laisse-le, Miette, il ne veut pas.

MIETTE.

On lui fait peur ! *(Elle le poursuit la tasse à la main; il s'enfuit toujours, se cache dans les coins.)*  
Veux-tu venir tout de suite!

MARGUERITE.

Ah ! ouiche.

M<sup>me</sup> VILLIAUD

Tu n'as pas de succès. *(On rit.)*

MIETTE *(furieuse)*.

Vilaine bête ! tu es encore plus mal élevée que ton cousin Gora. Tiens ! *(Elle lui lance la tasse et pousse un cri en voyant le lait répandu et la tasse brisée. — Eclat de rire.)*

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*sévèrement*).

Miette !

MARGUERITE.

Miette a ses nerfs.

MIETTE (*se redressant rouge de colère et les larmes  
aux yeux*).

Il y a quelqu'un ici qui va recevoir un soufflet !

ROBERT.

Moi peut-être.

(*Miette le regarde, hésite, balbutie, tape  
violemment du pied, se cache la figure  
dans son mouchoir et s'enfuit.*)

### SCÈNE TROISIÈME

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Eh bien ! des larmes maintenant !

BERTHE.

Oh ! de la mousse de larmes, maman, ne fais  
pas attention !

MARGUERITE.

Miette a bu du champagne de mélancolie.  
N'est-ce pas, Berthe ?

BERTHE (*fait signe de la tête : oui; à Robert qui  
la regarde*).

Encore une expression de pensionnaire. Vous  
ne pouvez pas comprendre.

ROBERT.

Le langage des pensionnaires?... Je le pro-  
nonce mal, mais je le lis couramment.

BERTHE.

C'est pourtant un langage à secret.

ROBERT.

A secret de polichinelle. La diplomatie n'en  
voudrait pas.

MARGUERITE.

Mais la poésie en veut bien, parce que c'est  
nous qui le fabriquons.

*(Berthe à Victorine qui vient d'entrer  
montre la tasse et le lait par terre.)*

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Mes enfants, puisque c'est le printemps, si nous allions voir ce qui pousse. Cela aidera vos gentilles idées à fleurir. (*A Robert.*) J'ai dit " Mes enfants ! „ Vous ne m'en voulez pas ?

ROBERT.

Venant d'un cœur comme le vôtre, ce mot-là fait tant de bien. (*Il lui offre le bras.*)

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*le refusant*).

Non, non. Vous avez à bavarder ailleurs. Je l'accepterai pour revenir.

ROBERT.

Parce que vous êtes curieuse, n'est-ce pas, maman !

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Parce que vous l'avez deviné.

MARGUERITE.

Berthe, il y a maman qui fait la cour à ton fiancé.

BERTHE.

Oh ! maman, tu n'es pas honteuse ? (*Elle saisit le bras de Robert.*)

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Passez, les enfants !

BERTHE.

Non, nous derrière.

*(M<sup>me</sup> Villiaud sort avec Gabrielle et Marguerite, Berthe et Robert suivent.)*

## SCÈNE QUATRIÈME

VICTORINE *entre, ramasse les morceaux épars, essuie le plancher...*

MIETTE *(faisant irruption).*

Eh bien ! où est tout le monde ?

VICTORINE.

Tout le monde est au jardin, Mademoiselle Miette.

MIETTE.

Sans moi ! M. Robert aussi ?

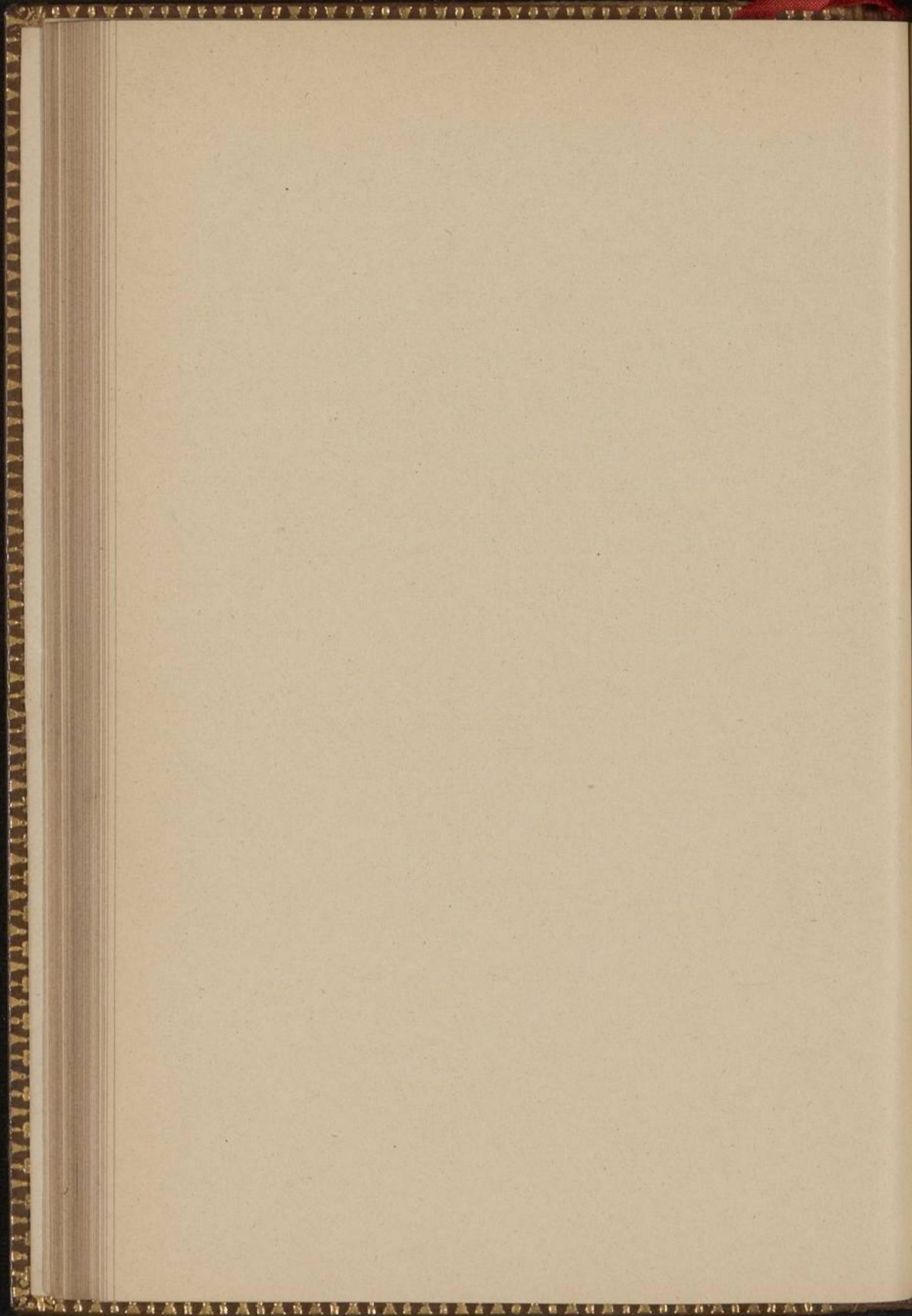
VICTORINE.

M. Robert aussi.

MIETTE (*voyant le chapeau sur la table*).

Il a laissé là son chapeau. Quel fou ! Il va s'enrhumer !

(*Elle va prendre le chapeau de Robert. Pendant ce temps, Victorine a rassemblé le service à café, elle s'avance avec son plateau, se heurte à Miette qui sort en courant, se recule pour la laisser passer, et sort lentement par la même porte pendant que le rideau descend.*)



## ACTE III

### SCÈNE PREMIÈRE

BERTHE et MIETTE, *enlacées, entrent lentement, d'une allure rêveuse, continuant une conversation commencée; elles reviennent du jardin par la serre.*

MIETTE.

Je m'en doutais, va, surtout depuis un soir...., un soir où tu étais si jolie de bonheur, que tu avais de petites étoiles dans les yeux.....

*(Berthe sourit doucement et écoute de plus près.)*

MIETTE.

... On avait parlé bas. — Il y avait un air drôle

dans la maison, comme si les choses avaient changé de place.

BERTHE.

Et tu n'as rien demandé, toi la petite curieuse, à ta grande confidente ?

MIETTE.

Je te dis que j'étais sûre. — Et puis, je n'osais pas.

BERTHE.

A moi ?

MIETTE.

A toi surtout, ce jour-là. — J'étais trop honteuse.

BERTHE.

Honteuse ?!

MIETTE.

Oui ; de voir tes yeux comme ça, ça m'avait fait de la peine.

*(Berthe la regarde étonnée.)*

MIETTE.

C'est mal, n'est-ce pas, c'est égoïste ? Mais je me disais que tu allais m'oublier.

BERTHE (*reproche moqueur*).

Voyez-vous ça !

MIETTE.

Ne te moque pas ! Depuis hier, j'ai eu des idées drôles, des idées de jalousie.

BERTHE.

De jalousie !

MIETTE.

Ça m'agaçait, ça me crispait ! C'était comme si on me tisonnait le cœur.

BERTHE.

Mais quoi ?

MIETTE.

Je ne savais pas bien. C'est ce qui m'ennuyait, Je ne l'ai compris que tout à l'heure, quand j'ai cassé la tasse sur le dos de Pouci..... à ce moment-là, — je n'ose presque pas te le dire...

BERTHE.

Dis tout de même.

MIETTE.

J'étais tellement mauvaise, figure-toi ! (*Elle regarde Berthe, puis baisse les yeux et continue plus bas.*) Je croyais que j'aimais M. Robert et

je voulais te le prendre. (*Elle relève la tête et revient à Berthe.*) Oh! pardonne, ma petite Berthe, pardonne-moi, j'étais folle! J'étais si triste! (*Pensive.*) C'est drôle, hein! La jalousie ça vous roule toutes les idées pêle-mêle, et toutes les figures! On ne reconnaît presque plus celles qu'on aime... Quand tu as voulu me renvoyer...

BERTHE (*affectueuse*).

C'est donc moi que tu voulais battre?

MIETTE.

Non, va! Non, pas toi. C'est moi que je voulais battre; je me sentais mauvaise, et j'aurais voulu l'être encore davantage; j'aurais voulu enfoncer ma méchanceté dans de grands sacs très lourds et les secouer et les secouer, et les jeter à la tête de tout le monde!

BERTHE.

Qui t'a dit que je voulais te renvoyer?

MIETTE.

Je croyais... je croyais que tu étais comme moi.

BERTHE.

Le crois-tu encore?

MIETTE (*fait signe que non*).

Tu es bien meilleure.

BERTHE.

Tu vois qu'il ne fallait pas courir comme cela. Je n'étais pas si loin que tu le pensais.

MIETTE.

Je ne te voyais plus.

BERTHE.

C'est qu'on ne voit jamais bien ceux qu'on a trop près de soi. Tu n'es plus jalouse ?

MIETTE.

Encore un peu; mais maintenant, je sais comment et je n'ai presque plus peur.

BERTHE

Explique-moi ça.

MIETTE.

Ecoute... tu te rappelles, à la pension, Mademoiselle Angèle, pour qui j'avais une passion. Je t'ai dit que quand Valentine était arrivée, je n'étais mise à l'aimer, à l'aimer — Valentine! sans savoir pourquoi... et puis que j'avais compris après que je l'aimais parce que Mademoiselle Angèle l'aimait... Oh! un samedi, à confesse, l'église était sombre, je me souviens, il n'y avait qu'un peu de jour qui venait par les vitraux. Valentine était au confessionnal, et la chaise de

Mademoiselle Angèle tout contre elle; puis, elles se sont mises ensemble pour faire leur pénitence, si près qu'elles avaient l'air de se lire les litanies dans le livre l'une de l'autre. Alors, au retour, j'ai pris le bras de Valentine et le soir je lui ai écrit une longue, longue lettre, où je lui demandais de m'aimer... — j'ai repensé à tout ça, tout à l'heure et je me suis dit que c'était la même chose maintenant. C'est parce que je t'aime trop, vois-tu! Je voudrais toujours être où tu es et faire ce que tu fais. J'ai vu que tu l'aimais, et j'ai voulu l'aimer aussi — l'aimer comme toi — autant que toi.

BERTHE.

Et être sa fiancée comme moi?

*(Miette se cache la figure à l'épaule de Berthe.)*

BERTHE *(sur un ton de plaisanterie douce)*.

Pour m'aimer tout à fait alors, il faudrait que tu l'épouses à ma place.

MIETTE.

Oh! Berthe, tu ne m'aimes plus, puisque tu me dis ça!

BERTHE.

Veux-tu te taire!

MIETTE.

Autant qu'hier?

BERTHE.

Plus et mieux!

MIETTE.

Malgré ce que je viens de te dire?...

BERTHE.

A cause de cela.

MIETTE.

L'épouser à ta place! Comme c'est méchant!  
Avec toi, je voudrais bien! — Si nous pouvions  
l'épouser ensemble.

BERTHE.

Alors, vrai, il n'y a plus de danger?

MIETTE.

Il y en a peut-être encore un peu...

BERTHE.

Pour qui?

MIETTE.

Si tu allais m'oublier!

*(Berthe sourit.)*

MIETTE.

Tu me feras encore des confidences, comme aujourd'hui?

BERTHE.

Comme aujourd'hui et comme toujours.

MIETTE.

Nous penserons encore à deux par nos petits chemins?

BERTHE.

Par nos petits chemins à nous toutes seules.

MIETTE.

Ce ne sera jamais l'hiver ?

BERTHE.

Ce ne sera jamais l'hiver.

MIETTE (*la regarde un instant comme pour bien lire dans ses yeux que c'est vrai. — Puis elle réfléchit et regarde autour d'elle*).

Comme ça va être grand ici, quand tu seras partie!... Quand sera-ce?

BERTHE.

Au mois d'août ou au mois de septembre.

MIETTE.

Oh! (*Geste : nous avons le temps.*) Tant mieux! J'ai encore trop de choses à te dire qui ne me viennent pas maintenant. (*Inquiète.*) Tu iras loin?

BERTHE.

A dix minutes d'ici, à pied.

MIETTE (*surprise*).

Tu as une maison, déjà? — Une maison à toi?

BERTHE.

Pas encore, mais j'en espère une.

MIETTE (*songeant*).

“ Madame „!... que c'est drôle!...

BERTHE.

La maison du coin du boulevard. — Tu te rappelles?... que nous avons regardée, dernièrement?

MIETTE.

En briques roses?

BERTHE.

Oui, avec une vérandah.

MIETTE.

Et un joli petit jardin, d'où les glycines grimpent aux fenêtres.

BERTHE.

En hiver, il n'y a pas de glycines!

MIETTE.

Non, mais il y a du lierre, une masse de gros lierre noir, qui déracine la grille. — Quelle chance, c'est adorable! J'aimerais bien ta maison! Et en dedans, est-ce joli?

BERTHE.

Pas mal; tout petit!

MIETTE.

Pour deux, ou pour trois?

BERTHE.

Pour trois.... quand tu voudras.

MIETTE.

Je voudrai souvent! On se serrera.... les jours de congé.... Car je sortirai quelquefois chez toi, pour changer, dis.... Nous aurons l'air d'être en voyage. Il fera amusant comme si nous n'étions pas chez nous.

BERTHE.

Tu oublies que tu ne seras plus en pension.

MIETTE (*désappointée*).

Oh! C'est dommage!... Ah! mais, si; jusqu'à

Pâques; encore tout un hiver. Nous ferons ton ménage ensemble!

BERTHE.

C'est ça!

MIETTE.

Crois-tu qu'il le voudra bien!

BERTHE.

Il ?...

MIETTE.

Ton mari.

BERTHE.

S'il le voudra? C'est lui qui a parlé de ta chambre le premier.

MIETTE.

Méchante!

BERTHE.

Il n'y a pas bien longtemps, nous étions dans la serre....

MIETTE.

Ici!...

BERTHE.

... Nous sortions : il m'a dit : Nous aurons un coin chez nous pour cette pensionnaire-là.

MIETTE.

Oh! oui, un petit coin bien chaud! Je suis si frileuse!... (*Resongant à Robert.*) C'est gentil, ça.

BERTHE.

N'est-ce pas?

MIETTE.

Il est bien, tu sais.

BERTHE.

Il est bien?

MIETTE.

Je veux dire qu'il est beau!

BERTHE (*simulant la froideur pour voir ce que Miette va ajouter*).

Trouves-tu?

MIETTE.

Toi pas? — Tu es difficile!

BERTHE (*sans dédain mais d'un ton froid*).

Que lui trouves-tu de bien?

MIETTE.

Les yeux, d'abord.

BERTHE (*vivement, malgré elle*).

Et puis le front.

MIETTE.

Oui, le front et les oreilles; il a de jolies petites oreilles; je suis sûre que tu ne les as pas remarquées.... Et puis le nez aussi.

BERTHE (*souriant.*)

Beaucoup de choses alors.

MIETTE.

Oui ça!

BERTHE.

Prends garde, le voilà!

## SCÈNE DEUXIÈME

*Entrent M<sup>me</sup> VILLIAUD et ROBERT qui causent.*

MIETTE.

Je ne dis rien de mal! (*Le regardant.*) Je crois que je le radore!... à travers toi, tu sais....

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*à Robert.*)

Au printemps, les murs en sont couverts.

MIETTE (*à Berthe*).

Je peux le lui dire?...

*(Berthe, geste signifiant; pourquoi pas?)*

ROBERT (*à M<sup>me</sup> Villiaud*).

Ils fleurissent bien ?

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*à Robert*).

Il leur faut du soleil. Vous permettez ?

*(Elle s'éloigne un instant pour parler à Victorine, qui apparaît.)*

MIETTE (*à Berthe, en s'avançant vers Robert*).

De ta part.... Si j'ose!...

*(Robert vient vers elle.)*

MIETTE (*à Robert*).

Où maman veut-elle mettre du soleil ?

ROBERT.

Dans votre ciel.

MIETTE.

Ce n'est pas nécessaire, il est redevenu bleu.

ROBERT.

Il y refait plein jour ?

MIETTE.

Plein jour.

ROBERT (*air compatissant*).

Et ce grand chagrin?...

MIETTE.

Un air d'opérette qui me passait par la tête!

BERTHE (*à Robert*).

Miette a quelque chose à vous dire.

ROBERT.

Sur cet air-là?

MIETTE (*étonnée*).

Sur cet air-là?!... (*Elle regarde Berthe; elles se mettent à rire et Miette répond un peu troublée.*)

Oui et non.

ROBERT (*air important*).

C'est donc un secret qu'on veut me confier?

BERTHE (*gravement, avec un geste marquant l'importance de la chose*).

Un secret de pensionnaire!

ROBERT.

Presque une devinette!... Je pourrai manger le caramel?

MIETTE (*intimidée*).

Berthe, je n'ose pas! Il se moque de tout!

(*Berthe et Robert rient. — A ce moment*

*M<sup>me</sup> Villiaud rentre.*)

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Bébé, il faudra songer à partir.

MIETTE (*attristée*).

Oh! maman!

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Il est quatre heures.

MIETTE.

Déjà!

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*lui accordant encore un instant*).

Je dirai qu'on attèle pour quatre heures et demie.

(*M<sup>me</sup> Villiaud sort.*)

## SCÈNE TROISIÈME

MIETTE, *l'air triste, demeure muette, se détourne un peu, tire son mouchoir, fait mine de pleurer.*

BERTHE (*l'embrassant*).

Demi-jour seulement ?...

MIETTE.

Non ! non ! (*Faisant un effort.*) Je suis toute raisonnable maintenant ! (*Elle porte la main à la poitrine, à la place de l'estomac.*) Je crois que j'ai des battements de cœur !

BERTHE.

Ou des tiraillements d'estomac .. Veux-tu une tartine de confiture ?

MIETTE.

De laquelle ?

BERTHE.

De la tienne.

MIETTE.

C'est ça, oui... aux abricots. (*A Robert.*) Vous verrez, elle est excellente. C'est moi qui l'ai faite. Aimez-vous les abricots ?

(*Berthe sort.*)

ROBERT.

Je les adore.

MIETTE.

Vous en goûterez... si vous êtes sage.

ROBERT.

Que faut-il faire pour être sage ?

MIETTE (*long jeu de scène, sur cette réplique : elle va prendre son album, le lui apporte, en marchant à pas de loup, et lui dit à mi-voix d'un air mystérieux*).

Il faut... il faut écrire quelque chose dans mon album... ma tirelire à pensées... Vous me l'avez promis.

ROBERT.

C'est ça le secret ?

MIETTE.

Non, c'est la condition du secret... Si vous refusez, je croirai que vous n'êtes pas curieux et

il est parfois très impoli de ne pas être curieux... Je vous en prie... puisque je vais partir, une petite pensée, s'il vous plaît! (*Elle lui avance une chaise, il s'assied; elle lui prépare les objets de l'écrivoire, pendant qu'il feuillette l'album.*) Pas là, c'est la liste des pensionnaires. A cette page-ci; — une plume, de l'encre, tout ce qu'il faut pour faire l'aumône.

ROBERT.

C'est qu'il faut être très riche pour...

MIETTE (*brusquement, comme si elle le prenait sur le fait*).

Vous êtes avare! Je vais le dire à Berthe. (*Doucement.*) Ne vous faites donc pas prier.

ROBERT (*la plume à la main*).

C'est si joli vos prières!

MIETTE (*méfiant*).

Vous dites ça parce que vous avez peur... Etes vous bien?

ROBERT.

Très bien.

MIETTE.

Allez-y! Je ne regarde pas.

(*Robert trempe la plume dans l'encre et réfléchit.*)

MIETTE.

Ça n'a pas besoin d'être long, pourvu que ce soit gentil. *(Un temps. Robert écrit en s'interrompant de temps à autre. Miette, installée dans un fauteuil et un peu détournée de lui, attend de l'air d'un juge qui accorde quelques minutes à l'accusé pour qu'il se recueille. — Berthe rentre, avec une assiette. Miette lui fait un signe : chut.)* Les voilà ! avez-vous fini ?

*(Robert ne répond pas.)*

BERTHE.

L'album ! J'en étais sûre ! Tu mériterais que je remporte...

MIETTE.

Je le mériterais, mais je ne le mérite pas. Et puis c'est M. Robert qui serait puni, il adore la confiture d'abricots. *(Il se lève. Elle court à lui.)* C'est fait ?

*(Elle lui prend l'album des mains et lit. Sa physionomie exprime le ravissement ; elle le remercie du regard et d'un murmure des lèvres et passe l'album à Berthe. Pendant que Berthe lit à mi-voix, lentement et distinctement, elle se tient auprès d'elle et relit des yeux.)*

BERTHE (*lisant*).

“ Je cherchais le chemin qui mène à vos pensées ; mais quelqu'un m'a dit que vous les aviez fourrées toutes dans votre cœur, avec d'autres objets de voyage. „

“ Un cœur de pensionnaire, ça n'est jamais chez soi ! Sait-on où ça se promène, où ça loge, où ça aime ? „

“ Cœurs vagabonds, cœurs de bohème qui retrouvez une patrie en vous dépaysant, et passez votre vie à essayer les nids, qu'il serait bon de vous surprendre au petit lever, parmi vos cœurs intimes ! „

*(La figure heureuse, répétant la pensée de Miette.)*

Oh! oui, que c'est gentil!

*(Regard de remerciement à Robert.)*

MIETTE.

Mais que voilà une pensée qui a l'air de me demander mon secret!

*(Elle revient à ce secret qu'elle meurt d'envie de dire, mais elle y revient sur un ton qui signifie : décidément, vous y tenez !)*

ROBERT (*implorant*).

Eh! bien! ne l'ai-je pas encore mérité ce secret?

MIETTE.

Si. (*Elle regarde Berthe.*) Je vais vous le dire. Ce secret, c'est que Berthe vous aime bien et que je vous aime de tout *son* cœur. Voilà!

ROBERT.

Il y en a deux là-dedans.

MIETTE.

Deux... qui n'en font qu'un.

ROBERT.

Et puis, je connaissais un peu le premier. Merci pour l'autre.

(*Serrement de mains.*)

MIETTE.

Maintenant que vous savez où loge le cœur de la pensionnaire, si vous ne le surprenez pas...

ROBERT (*mi-voix*).

Au petit lever.

MIETTE (*mi-voix*).

Oui... c'est que vous n'êtes qu'un maladroit.  
(*Sur ces derniers mots, la voix de Marguerite crie : Miette !*)

BERTHE.

On t'appelle.

MIETTE (*à Robert*).

Une promesse...

MARGUERITE (*au dehors*).

Miette !

MIETTE.

Il faut que vous veniez me voir un jeudi à la pension avec Berthe et maman. (*On crie plus fort. Miette crie à son tour.*) Mais, oui, j'arrive!!  
(*A Robert.*) Est-ce juré ?

ROBERT *et* BERTHE.

C'est juré.

MIETTE.

Alors, vous êtes gentil. Nous sommes gentils tous les trois !

(*Elle met la main de Berthe dans celle de Robert et s'enfuit vers la porte.*)

## SCÈNE QUATRIÈME

M<sup>me</sup> VILLIAUD *entre avec MARGUERITE et GABRIELLE.*

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Ma petite Miette, la voiture !... Il faut te résigner.

MARGUERITE.

Voilà une demi-heure que nous t'appelons.

MIETTE.

J'étais occupée.

BERTHE.

Viens !

*(Miette prend sous le bras son album comme un objet précieux et sort avec Berthe.)*

ROBERT *(reprenant un ton un peu plus cérémonieux.)*

Vous verra-t-on au théâtre ce soir, Mesdames?

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Un lendemain de bal, c'est de rigueur... si les jeunes filles le désirent.

MARGUERITE.

Nous le désirons, nous le désirons ! n'est-ce pas, Gabrielle ?

GABRIELLE.

Oui, oui. Que joue-t-on ?

ROBERT.

*La Favorite et les Deux Orphelines.*

GABRIELLE.

Quel spectacle !

MIETTE (*habillée pour le départ, rentre avec Berthe, sur ces derniers mots. A peine entrée, elle a le mouvement d'avoir oublié quelque chose.*)

Oh ! vous m'avez promis de vos fleurs d'hier soir !

BERTHE.

Je vais t'en chercher !

MARGUERITE

Sur mon lit, Berthe !

MIETTE (*un peu tristement*).

Vous allez au théâtre ?

MARGUERITE (*d'un air d'excuse pour rire*).

Il faut bien : pour rassurer M<sup>me</sup> Lebonnel.

MIETTE (*d'un ton triste et lent*).

Des compliments à Hidulfe! (*Regardant le ciel au dehors.*) Le soleil dégringole! Il rentre chez lui. Nous allons rentrer ensemble. (*A Robert.*) Il faudra le regarder de temps en temps avec Berthe. Il va m'accompagner pendant tout le voyage. (*Avec un regard reconnaissant à Berthe, qui revient avec les fleurs et les lui donne.*) Merci, toi! (*Elle embrasse sa mère.*) Au revoir, maman! (*Même jeu aux autres jeunes filles.*) Au revoir, Margot. (*A Gabrielle, lui montrant les fleurs.*) Il y a aussi des tiennes, n'est-ce pas ?

GABRIELLE (*l'embrassant*).

Oui.

MIETTE (*embrasse Berthe longuement, et lui dit : au revoir! comme pour lui demander pardon encore une fois de ses méchancetés de tantôt, puis elle prend la main de Robert sans quitter celle de Berthe*).

Je vous aime bien tous les deux! (*A Robert.*) N'oubliez pas votre promesse.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Et toi, n'oublie pas la tienne.

MIETTE (*s'arrêtant de sortir, interloquée*).

La mienne ?

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Ta promesse d'être sage !

MIETTE.

Ah ! (*Reprenant le ton léger.*) Oh ! oui, maman je serai si sage !

*(Elle se sauve en criant encore : au revoir ! Tout le monde s'avance jusque dans la serre, signe : au revoir ! — Craquement de gravier sur lequel roule la voiture et mouvement tournant des têtes donnant l'illusion de cette en-allée lente de la voiture.)*

## SCÈNE CINQUIÈME

MIETTE (*au loin*).

Toutou !

M<sup>me</sup> VILLIAUD (*redescendant avec Robert et les jeunes filles à leur suite*).

Pauvre Miette. Il y a un peu d'humidité dans l'air.

GABRIELLE (*à Marguerite*).

Elle a le cœur gros, c'est naturel.

BERTHE (*à Robert*).

Gros pour deux.

M<sup>me</sup> VILLIAUD.

Déjà la nuit qui vient.

MARGUERITE.

Dans une demi-heure elle sera arrivée.

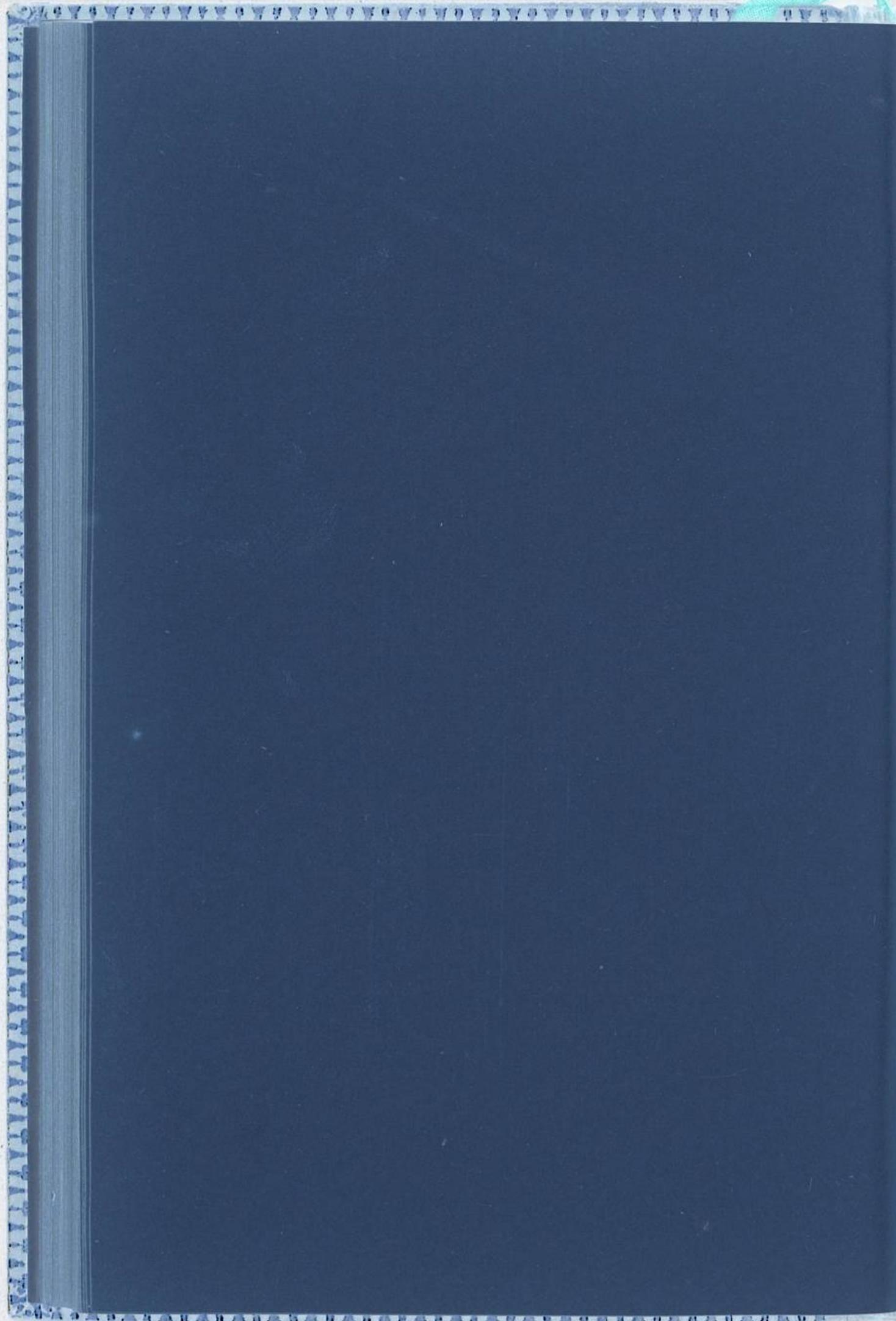
*(Sur ces dernières répliques, on s'est assis. Long silence. — Sentiment d'attente. La pendule sonne cinq heures. Robert regarde l'heure au cadran.)*

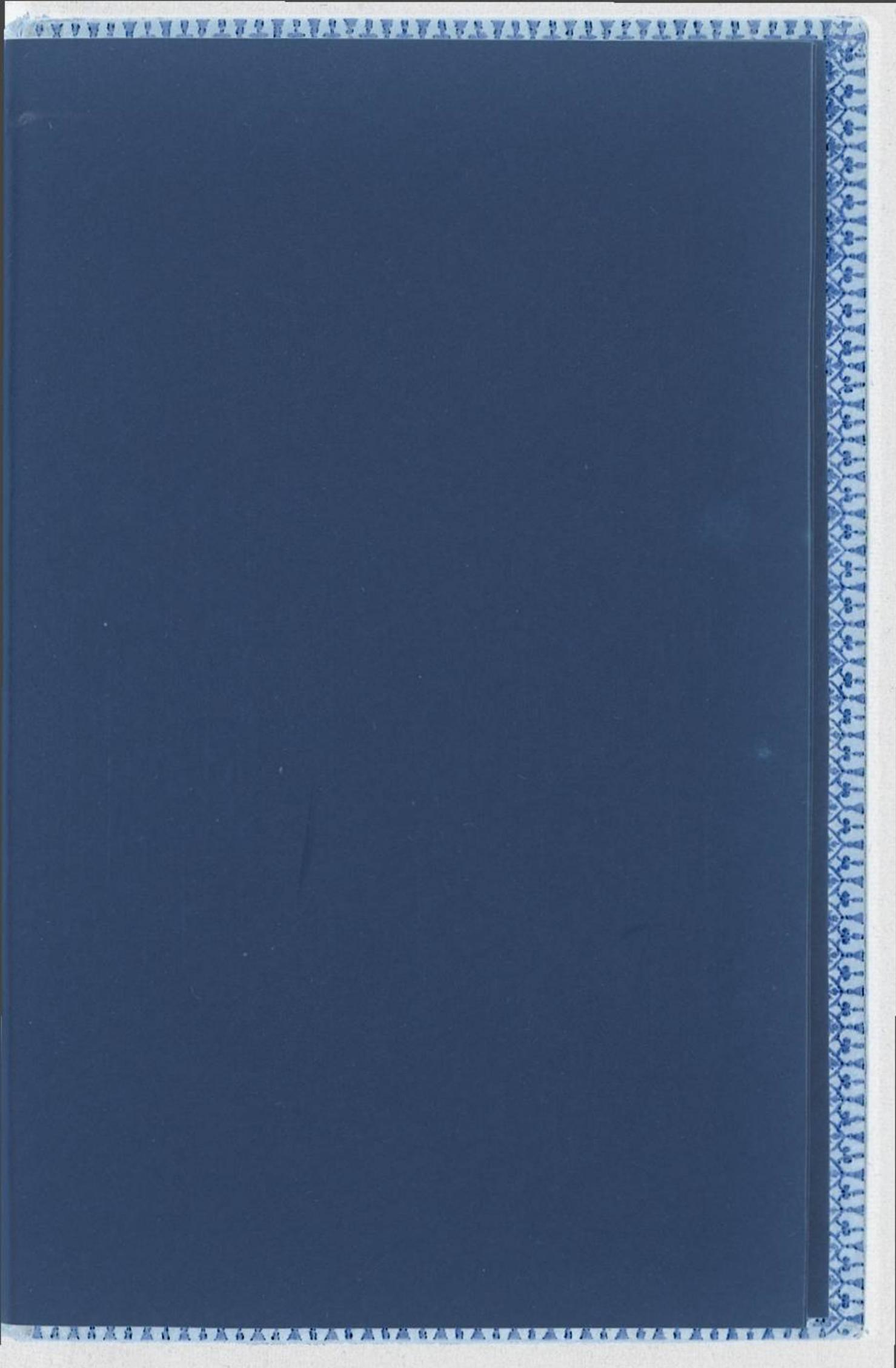
BERTHE (*à Robert, avec un geste pour le retenir*).

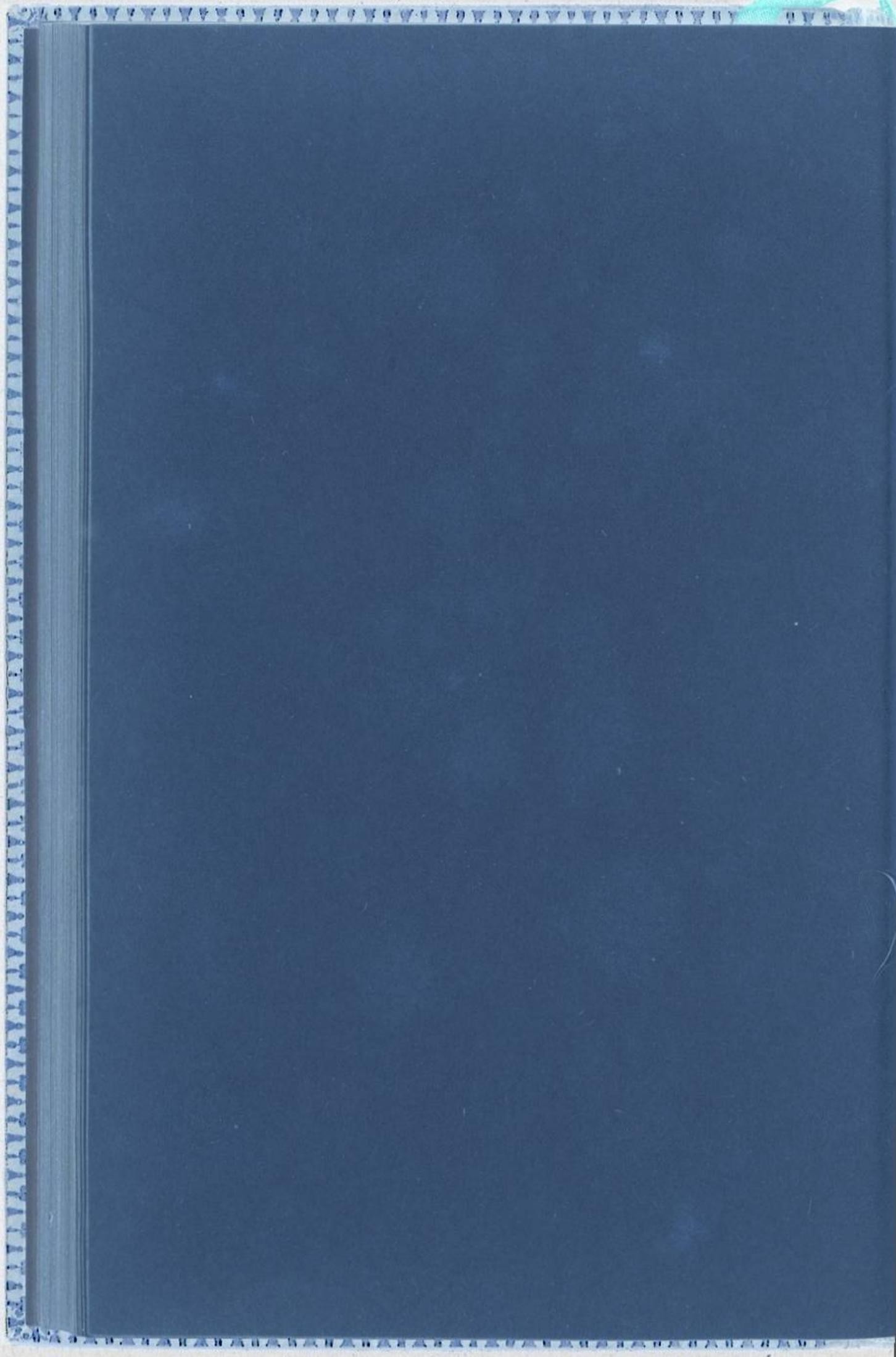
Ne partez pas. (*Très affectueusement.*) Nous allons seulement pouvoir causer.

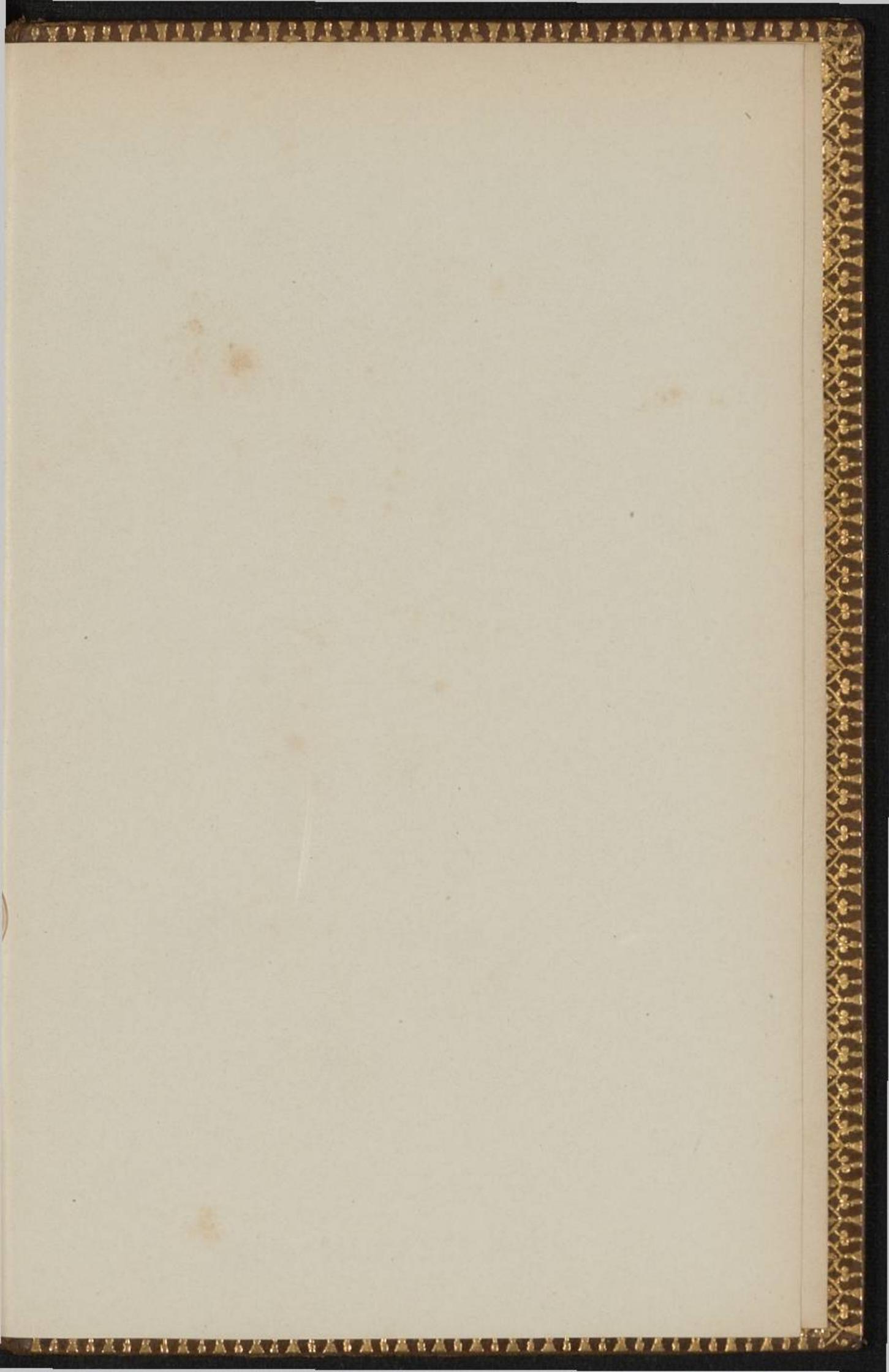
*(Le rideau descend assez vite pour ne pas laisser de silence après la réplique de Berthe.)*

Achevé d'imprimer le  
trente novembre mil huit  
cent quatre-vingt onze,  
par A. Lefèvre, pour  
Paul Lacomblez,  
éditeur à Bruxelles.









*manicule*

*act/ Goss / 6/24*

*ville Ed*

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

